Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- [ ] Coloured covers/ Couverture de couleur
- [ ] Covers damaged/ Couverture endommagée
- [ ] Covers restored and/or laminated/ Couverture restaurée et/ou pelliculée
- [ ] Cover title missing/ Le titre de couverture manque
- [ ] Coloured maps/ Cartes géographiques en couleur
- [ ] Coloured ink (i.e. other than blue or black)/ Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- [ ] Coloured plates and/or illustrations/ Planches et/ou illustrations en couleur
- [x] Bound with other material/ Relié avec d'autres documents
- [x] Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/ La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- [ ] Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/ Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

- [ ] Coloured pages/ Pages de couleur
- [ ] Pages damaged/ Pages endommagées
- [ ] Pages restored and/or laminated/ Pages restaurées et/ou pelliculées
- [x] Pages discoloured, stained or foxed/ Pages décolorées, tachetées ou piquées
- [ ] Pages detached/ Pages détachées
- [x] Showthrough/ Transparence
- [ ] Quality of print varies/ Qualité inégale de l'impression
- [ ] Continuous pagination/ Pagination continue
- [ ] Includes index(es)/ Comprend un (des) index

Title on header taken from:/ Le titre de l'en-tête provient:

- [ ] Title page of issue/ Page de titre de la livraison
- [ ] Caption of issue/ Titre de départ de la livraison
- [ ] Masthead/ Générique (périodiques) de la livraison

- [x] Additional comments:/ Commentaires supplémentaires: La pagination est comme suit: [1]-62, 67-128 p.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

| 10X | | 14X | | 18X | | 22X | | 26X | | 30X | |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| | 12X | | 16X | | 20X | | 24X | | 28X | | 32X |

(Checked: between 18X and 20X)



# LE SECRET DE LA MARQUISE

ET

# UN HOMME D'HONNEUR

**ADELE BIBAUD**

**SUIVI DES POISIES DE**

*MICHEL BIBAUD*



# LE SECRET DE LA MARQUISE

---

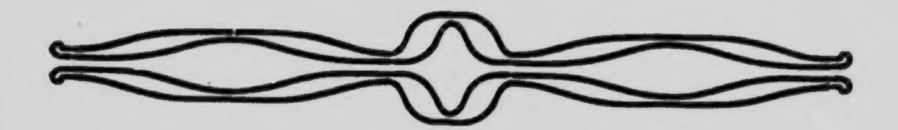
## UN HOMME D'HONNEUR




---

IMPRIMERIE
P. H. DALAIRE
449 Notre-Dame, Est.





# LE SECRET DE LA MARQUISE

---

L'Angélus sonnait, le timbre bronzé interrompait, d'écho en écho dans la montagne, le calme infini d'une nature mélancoliquement poétique, où la dernière irradiation d'un soleil de feu dorait une végétation abondante, dont les parfums multiples embaumaient l'air attiédi du soir. Dans les nuages mille teintes rosées s'enroulaient pour disparaître à l'horizon en des flocons plus pâles. Chaque brise nouvelle soulevant les feuilles, les fougères, les naissantes marguerites, mêlait sa suave harmonie au tintement de la cloche du village.

A cette heure charmante du jour qui s'endort sous un voile de pourpre et de saphir, l'âme sensible est envahie de rèverie, il semble qu'il est doux de vivre, plus doux d'aimer à cet instant où tout dans l'espace unit sa mélodie au concert de l'univers.

C'était bien en effet ce que pensaient Hector et Louise, car la main dans la main, ils marchaient

lentement pour revenir au château, où depuis longtemps déjà la marquise de Montreuil, assise à sa fenêtre, les attendait avec impatience, pour faire servir le dîner, qui par leur faute se trouvait en retard, mais il importait bien à ces deux beaux jeunes gens que le repas fut manqué. Aux mille vibrations harmonieuses de la nature se mêlait dans leurs cœurs une douce musique qui chantait : " je t'aime ", et oublieux de tout le reste, ils vinrent s'asseoir sur un banc d'osier au pied d'un grand chêne pour se redire encore ce que de tout âge les poëtes ont chanté.

La marquise de Montreuil en les voyant ainsi perdus dans ce monde de félicité, que les êtres seuls qui se sont compris ont trouvé, cacha sa tête dans ses mains, des larmes brûlantes inondèrent son visage. " Mon Dieu, mon Dieu, murmura-t-elle, d.une voix entrecoupée, n'ai-je donc pas assez souffert, ma faute doit-elle être expiée par le malheur de mes enfants ! Oh, non, non, faites-moi mourir; mais ne les frappez pas, car ils sont innocents ! " Se jetant à genoux devant un grand tableau, appendu à la muraille, représentant un bel officier en uniforme, elle continua :

—Charles, Charles ! Qu'avons-nous fait ? c'est horrible, c'est affreux ! je ne puis plus supporter tant d'angoisses." Un cri de douleur s'échappa de sa poitrine, elle s'affaissa lourdement sur le sol, privée de connaissance.

Au bruit de sa chûte, le maître de cérémonie, qui attendait les ordres de Madame de Montreuil, dans l'appartement voisin, entra précipitamment dans la salle, où il trouva la marquise presque sans vie. D'un vigoureux coup de sonnette il appela la femme de chambre à l'aide de sa maî-

tresse, tous deux la transportèrent sur un divan, où on lui inonda les tempes d'eau froide, en lui faisant respirer des sels.

Depuis quelque temps la marquise était sujette à ces évanouissements, l'on s'en effrayait moins au château que la première fois ; mais en cet instant elle était si changée, son visage était tellement livide que la femme de chambre eut peur.

— Vite, vite, dit-elle, Jérôme, allez chercher Monsieur Hector, Mademoiselle Louise ; je crois que Madame se meurt !

Ces deux enfants que nous avons laissés assis sous le grand chênè, s'enivrant du regard l'un de l'autre, heureux de ce bonheur que l'on n'éprouve qu'une fois, furent brusquement tirés de leur causerie par ces terribles paroles : Mahame se meurt !

—Ma mère ! fit Hector en devenant livide.

—Ma tante ! dit Louise, en s'élançant dans la maison, suivie du jeune homme. En un instant ils furent à côté de la marquise. Hector la saisit dans ses bras. " Ma mère, ma mère chérie, dit-il, revenez à la vie, il la baisait au front et portait avec angoisse sa main sur son cœur afin de s'assurer s'il battait encore. La jeune fille s'était agenouillée, couvrant de larmes les mains de la marquise. Aux tendres appels de son fils, madame de Montreuil sembla reprendre un peu de connaissance, elle rouvrit les yeux.

—Hector, dit-elle, mon cher enfant, vous êtes là. Oh ! combien j'ai souffert, j'ai cru que j'allais mourir ; mais il ne le faut pas, non j'ai encore un devoir à remplir avant de vous quitter."

—Ne parlez pas ainsi, mère bien aimée, vous ne

nous quitterez pas, nous avons trop besoin de votre affection."

Un pâle sourire effleura les lèvres de la malade, elle referma les yeux et s'évanouit de nouveau. On la transporta dans sa chambre afin de la mettre au lit, Louise s'installa à son chevet.

Le médecin que l'on avait fait appeler déclara qu'il n'y avait aucun danger immédiat, qu'un repos complet était nécessaire, la marquise avait dû récevoir un choc violent, tout le système nerveux était ébranlé.

—Mademoiselle, dit-il en s'adressant à Louise, je vous confie ma malade, je sais qu'elle ne peut être en de meilleures mains. Veuillez lui éviter toute émotion, je vais donner un calmant ; il faut à la marquise plusieurs heures de repos.

Les ordres du médecin furent promptement exécutés ; peu de temps après Madame de Montreuil tombait dans un sommeil réparateur.

Cette femme était belle encore et lorsque sa tête fine reposait sur les blancs oreillers de dentelles, on ne pouvait s'empêcher d'admirer la délicatesse de tous ses traits, la grande douceur répandue sur cette physionomie pâle, un peu triste. Il y avait quelque chose d'attirant chez elle, un je ne sais quoi murmurait : J'ai souffert, mais la douleur n'a pas aigri mon âme, il y a en moi toute cette tendresse, cette sympathie qui sait consoler celui qui pleure.

Entre elle et Louise existait une ressemblance assez frappante, la jeune fille comme sa tante possédait une masse de beaux cheveux blonds encadrant son front aux lignes aristocratiques, telle qu'une couronne de reine, les yeux étaient les mêmes, grands, noirs, un peu rêveurs ; mais le

bas du visage différait de tout en tout ; chez Madame de Montreuil c'était parfait, tandis que Louise avait une irrégularité de traits qui rendait sa physionomie piquante, même un peu railleuse. Un physionomiste eut été intrigué de rencontrer tant de contradiction sur ce jeune visage. Ainsi les yeux exprimaient la tendresse, la mélancolie, et la bouche dans l'expression n'avait que gaîté, absence complète de rêverie, puis le nez petit, un peu à la Roxelane, disait aussi assez toute l'indépendance de son caractère ; mais on se sentait tout-à-fait dérouté en regardant les yeux, le front, la tête, dont toutes les lignes dénotaient une âme vraiment poétique, susceptible aux moindres émotions. Louise avec tout cela était une femme charmante. C'était bien ce que pensait aussi Hector, qui, assis sur un petit tabouret à ses pieds, n'oubliait pas, tout en jetant de temps en temps un regard d'inquiétude vers sa mère, qu'il aimait beaucoup sa cousine, qu'il serait bien heureux le jour où il pourrait la nommer sa femme.

En effet, ils semblaient nés l'un pour l'autre, chez Louise c'était un teint de rose avec une gracilité d'enfant, tandis qu'Hector possédait cette haute stature, cette démarche virile qui font l'admiration de toutes les femmes. Sa chevelure noire tombait en boucles épaisses, un peu ondulées, sur son front blanc et pâle, des yeux bleus, aux regards profonds, un nez aquilin, une bouche fine, accusant comme chez sa mère beaucoup de sensibilité, des extrémités petites, dénotant toute la distinction de sa race, une tournure d'une élégance irréprochable, tel était le jeune homme que Louise dans le fond de son âme trouvait incom-

parable et qu'elle avait aussi bien raison de chérir, car si la nature lui avait donné un physique attrayant, elle ne l'avait pas moins doué en noblesse de sentiments, il possédait ces qualités du cœur faisant la joie de la famille, le charme de la société, l'honneur de la patrie.

Madame de Montreuil avait élevé ces deux enfants sous le même toit, ils avaient grandi ensemble, se partageant leurs joies, leurs chagrins, s'aimant en véritables frère et sœur jusqu'au jour où tous deux comprirent en même temps qu'il y a un sentiment plus tendre.

Alors sans le savoir Hector et Louise devinrent plus timides vis-à-vis l'un de l'autre. Lorsque le jeune homme entrait Louise rougissait, son cœur battait plus vite à son approche, lui aussi se troublait.

La marquise les examinait avec anxiété. Que se passait-il donc ? elle fut la première à le deviner ; mais elle ne le voulait pas, non, ni Hector ni Louise ne devaient s'aimer. Elle résolut de les éloigner. La jeune fille fut conduite au couvent, la marquise partit pour un long voyage, avec son fils, espérant ainsi étouffer un sentiment encore inavoué, un amour d'enfant, ou plutôt un caprice du jeune âge, qui se changerait avec les impressions du voyage. On quitta la France.

Hector aimait les sciences, les arts, il était passionné pour la musique, c'était en Allemagne, en Italie qu'il fallait aller ; elle l'amena à Dresde, à Francfort, à Naples, à Rome, où ils passèrent taute la saison des plaisirs.

La marquise tenait peu au monde ; mais pour son fils elle se mit à aimer les fêtes, elle le conduisit à tous les bals du carnaval. Son grand

nom, le charme de sa personne faisaient certainement du jeune marquis le lion de toutes les réunions. Madame de Montreuil espérait secrètement qu'un jour Hector viendrait lui avouer qu'il aimait une de ces belles italiennes qui font l'admiration des étrangers ; mais elle se trompait, le jeune homme demeurait indifférent. Souvent après ces soirées, où il avait surpris plus d'un regard d'amour à son adresse, il devenait rêveur, rentrait chez lui plus pensif, un souvenir cher revenait à son cœur. Louise lui apparaissait avec sa franchise que le monde n'avait pas changée toute sa naïveté d'enfant, son indépendance de caractère. Combien pour lui elle était mille fois plus attrayante que ces étoiles de la société. Ce qu'il ignorait à son départ l'absence le lui révéla. Il aimait, aimait de toute son âme sa cousine.

Cependant un instinct secret lui disait que sa mère s'opposerait à son union, s'il lui avouait son amour pour Louise. En fils affectueux et dévoué, il n'osait lui parler de ses sentiments de peur de la blesser. Pourquoi ? il n'aurait pu le dire ; la marquise avait pour sa nièce une tendresse toute maternelle, que lui importait donc alors qu'elle devint véritablement sa fille. C'était un mystère qu'il cherchait vainement à approfondir. Il savait que nul intérêt mesquin ne faisait agir sa mère ; elle était trop noble pour cela et lorsqu'il s'agirait du bonheur de son fils, si de graves raisons ne la guidaient, elle ne s'opposerait pas à ses désirs.

Mais pourquoi s'attristait-elle lorsqu'il lui parlait de Louise, pourquoi ces larmes qu'il avait vu couler lorsqu'avec tendresse il avait prononcé le nom de la jeune fille ? Hector n'a-

vait que vingt ans, néanmoins il ne possédait pas cette légèreté de caractère appartenant généralement à cet âge.

La marquise, veuve de très bonne heure, lui avait fait donner une éducation solide et lui avait imbu des principes d'une vertu, d'une sagesse qui lui faisaient honneur. Aussi ce qui pour un autre aurait passé inaperçu faisait chez le jeune homme une grande impression et précisément l'inquiétude où il était de connaître la raison pour laquelle sa mère s'opposerait à son union avec Louise, augmentait l'amour qu'il avait pour cette dernière. Il ne voulait pas offenser la marquise, il retardait toujours à lui faire un aveu qui eut pu l'affliger ; pourtant il se fut épargné de graves angoisses si avant d'ouvrir son cœur à sa cousine il eut tout avoué à sa mère ; alors qu'il était loin de la jeune fille, il eut été beaucoup moins pénible de se séparer d'elle pour toujours, qu'après avoir échangé ses sentiments, s'être senti compris, aimé, puis voir tout à coup par un mot changé en un abîme affreux cet Eden de bonheur, où déjà ses pas se posaient.

Deux ans s'étaient écoulés depuis leur départ, c'était le terme de leur voyage. Hector se sentait radieux, il allait retrouver Louise. La marquise, elle, inquiète, nerveuse, se demandait ce que lui réservait l'avenir, malgré tout, elle ramenait son fils libre, sans savoir s'il avait oublié.

C'était par un beau soir de mai qu'ils revinrent au château. Louise, depuis longtemps, impatiente de leur retour, les attendait sur les marches du large perron, afin de les voir plus tôt. Comme son âme volait à leur rencontre, que de joie, que de bonheur de les revoir ; quel changement s'était

opéré chez son cousin ! Elle tremblait un peu en se faisant cette question. Elle était toujours la même ; mais lui ? La jeune fille n'eut pas le temps d'achever sa pensée, le roulement de la voiture se fit entendre, en moins d'une seconde Madame de Montreuil et son fils étaient à ses côtés.

La marquise l'embrassa avec tendresse, puis des bras de sa tante elle passa à ceux de son cousin. Ah ! alors dans ce baiser de retour leur amour se revéla. Hector tressaillit d'un bonheur ineffable en sentant trembler sur son cœur cette petite femme adorée, qu'il retrouvait encore plus attrayante après deux ans d'absence.

Désormais plus rien ne poupait les séparer, tous les obstacles il pourrait les surmonter ; ému, il murmura en oubliant sa mère : Oh ma petite Louise chérie, je te retrouve donc enfin !

Oui, répondit-elle, sans contrainte,tu ne saurais croire combien j'ai souffert pendant ton absence, Hector, il ne faut plus me quitter.

—Assez! " fit la marquise, devenue d'une pâleur livide. Attirant Louise pour couper court à cet épanchement, qui était pour elle une torture ; mon enfant, je suis extrêmement fatiguée, le voyage m'a brisée, il ne faut pas tant s'occuper de votre cousin et m'aider à monter ces marches.

" Ah ! ma tante, pardonnez-moi, répondit Louise, devenue rouge comme une cerise, je suis une étourdie, la joie me rend folle, m'avoir laissée ainsi deux longues années seule ; vous ne pouvez comprendre tout le bonheur que j'éprouve de vous retrouver. Elle entoura de ses bras le cou de Madame de Montreuil, pour l'embrasser de nouveau,

" Mais quoi, fit-elle, vous pleurez, ma tante, lors-

que vous revènez chez vous, au milieu de ceux qui vous attendent avec tant d'impatience. Ah ! vous me faites de la peine."

" Non, non, Louise, ne t'afflige pas si vite, je suis nerveuse, voilà tout."

En voyant la pâleur subite de la marquise, un nuage de tristesse passa sur le front d'Hector, venant assombrir la joie immense qu'il avait ressentie en revoyant sa cousine, il se disait : C'est moi qui lui ai causé ce chagrin involontaire. Comme il adorait sa mère, il en éprouvait presque du remords. Pauvre jeune homme pourtant, il était bien innocent, était-ce sa faute à lui si la nature lui avait donné un cœur, et une cousine trop séduisante ; cependant une âme sensible s'émeut vite à la pensée qu'elle peut avoir été la cause, même involontaire, de la douleur de ceux qui lui sont chers. En voyant couler les larmes de la marquise, navré il s'approcha d'elle. " Laissez, dit-il à sa cousine, c'est moi qui vais aider ma mère à monter." La soulevant dans ses bras, il la monta ainsi tout le long pérystile, ne s'arrêta qu'après l'avoir déposée au salon dans un large fauteuil. " Reposez-vous ici, ma mère, murmura-t-il bien bas, ne pleurez plus, rappelez-vous que votre fils vous aime trop pour vous causer le moindre chagrin..' La marquise leva sur lui des yeux remplis d'une telle reconnaissance, qu'il se sentit récompensé de son sacrifice.

Car en parlant comme il venait de le faire, c'était presque dire à sa mère : Vous ne voulez pas que j'ouvre mon cœur à Louise, eh bien, pour vous je me tairai !

Ah ! combien devait être grande l'affection qu'il portait à sa mère pour lui donner le cou-

rage de refouler au fond de son âme cet aveu qui brûlait ses lèvres. Depuis deux ans qu'il rêvait à cette femme, à ce retour qui dans sa pensée devait amener l'échange de leurs sentiments ; la voir près de lui, avoir senti dans ce baiser reçu qu'elle aussi soupirait après cette heure, et se trouver condamné à garder le silence, je le répète, il fallait à Hector une force d'âme tout à fait étrangère d'ordinaire chez un jeune homme de son âge.

Madame de Montreuil, devinant tout ce qui se passait en lui, l'attira sur sa poitrine, prenant la main de Louise en même temps. " Ah ! mes pauvres enfants, leur dit-elle, que je voudrais vous voir parfaitement heureux et pour cela combien avec joie je donnerais ma vie ! "

—Mais nous sommes parfaitement heureux, répondit la jeune fille, ne comprenant rien au chagrin de sa tante, que pouvons-nous désirer de plus ? nous retrouver tous réunis aujourd'hui, pour moi, depuis longtemps je n'ai eu tant de bonheur. Seulement, ma tante chérie, votre tristesse me fait mal, laissez-moi vous préparer quelque chose afin de réparer vos forces, car vous êtes malade, que voulez-vous prendre ? .'

—Tout ce que tu voudras, ma petite, répondit la marquise, s'efforçant de sourirè.

Louise disparut et revint bientôt, portant un verre d'eau de fleur d'oranger. Hector la regardait s'avancer.

La jeune fille avait grandi depuis son départ, à la brusquerie de ses manières un peu enfantines d'autrefois avait succédé cet atticisme séduisant qui attire,cette grâce toute féminine de la femme. Sa démarche était ondulée, dans toute sa per-

sonne on remarquait un abandon, une aisance de manières charmante, et plus il constatait les avantages de la transformation de la jeune fille, plus il sentait qu'il l'aimait d'un sentiment qui ne pourrait s'éteindre.

Après avoir pris le réconfortant de sa nièce, la marquise se sentit plus calme. Louise, croyant que l'état de sa tante n'était dû qu'aux fatigues du voyage, ordonna de suite que l'on servît le souper. La jeune fille avait fait préparer pour ce soir-là tout ce qu-elle savait flatter le goût de Madame de Montreuil et de son fils. L'ingénieuse enfant n'avait rien oublié. Hector, malgré ses préoccupations, se sentait néanmoins heureux de constater que de loin il avait occupé sa pensée, il le voyait, il n'avait pas été oublié.

La jeune fille, elle, était rayonnante de joie. Il y avait tant de contentement dans son cœur, son babil était si gai, si animé que bientôt Madame de Montreuil et son fils, au contact de cette franche gaieté, oublièrent tous deux leurs secrètes douleurs, pour écouter avec plaisir, telle qu'une joyeuse musique, le bavardage de Louise. Que d'histoires elle avait à leur raconter, que de questions à leur faire ! Elle voulait tout savoir, tout connaître ; ils n'avaient pas assez de temps pour lui répondre.

Tout à coup, la conversation fut interrompue par des détonations au dehors. Une grande clarté illumina le château ; mille jets de lumière aux différentes couleurs montèrent vers le ciel. C'était un feu d'artifice préparé pour le retour des châtelains ; plusieurs villageois, réunis dans la cour, venaient souhaiter la bienvenue à leur seigneur.

Hector, suivi des deux dames, descendit à leur rencontre.

—Vive le marquis ! vive la marquise ! criait-on de toute part. Nous sommes heureux de vous retrouver au milieu de nous."

—Nous sommes honorés de votre courtoisie, répondit le jeune homme, merci de votre attention délicate. En nous exprimant votre satisfaction de notre retour, croyez que vous ne faites qu'augmenter nos bons sentiments à votre égard!"

Et il tendit la main aux paysans. Parmi la foule se trouvait une femme délicate, au visage pâle, maladif, à la tournure plus distinguée que le reste de ceux qui l'accompagnaient. En l'apercevant, Madame de Montreuil et son fils poussèrent une exclamation.

—Comment! Marie, c'est vous qui êtes venue de si loin ; l'on nous a dit que vous étiez malade ! "

—Oui, madame ; oui, monsieur, mais pas assez pour ne pouvoir venir une des premières vous souhaiter la bienvenue. Ah ! j'ai tant désiré votre retour, parfois je craignais de mourir avant de vous revoir.

—Ah ! ne parlez pas ainsi, Marie, fit la marquise en l'embrassant, tel qu'elle l'eût fait pour une amie son égale ; vous me faites de la peine ; vous êtes changée, il est vrai, mais avec de bons soins, nous vous ramènerons à la santé.

Un sourire d'incrédulité effleura les lèvres de la malade.

—Je n'ai pas été négligée, répondit-elle ; tout le temps de votre absence, depuis que j'ai commencé à souffrir, mademoiselle Louise est venue régulièrement deux fois par semaine me visiter.

La chère enfant a été pour moi telle qu'une fille dévouée, elle m'a fait beaucoup de bien."

—Peut-être, fit la jeune fille en s'approchant, mais ce soir, ma pauvre Marie, vous vous êtes fait du mal en venant ainsi à pied de si loin par cette humidité. Venez vite vous reposer à la maison, vous ne retournerez pas chez vous. N'est-ce pas, ma tante, qu'elle va coucher ici ? "

—Certainement, il ne faut pas qu'elle quitte le château. Je veux que Marie reste avec nous quelques jours, le changement lui fera du bien."

Louise serra la main de sa tante avec reconnaissance.

—Merci, dit-elle, vous me faites plaisir, je suis si chagrine de la voir malade."

Marie avait été la nourrice de Louise et la sœur de lait de la marquise. Elevée au château du père de cette dernière, elle avait pour toute la famille un attachement bien grand, qu'on lui rendait. Veuve depuis longtemps, elle demeurait au village, à deux milles du château, dans une petite maisonnette, vivant d'une rente bien modeste que lui avait laissé son mari. Atteinte depuis quelques mois de phthisie, elle semblait dépérir à vue d'œil ; depuis sa maladie, l'absence de la marquise et de son fils était une raison continuelle de regrets pour elle. Bien souvent elle avait demandé à Louise avec anxiété :

—Croyez-vous qu'ils reviendront avant ma mort. Oh ! il faut que je revoie Madame de Montreuil avant de quitter ce monde..'

La jeune fille lui disait qu'elle s'effrayait à tort, elle était bien malade, mais la belle saison la ramènerait à la santé.

Marie alors embrassait Louise, avec une ten-

dresse, une affection qui laissait celle-ci toute rêveuse, elle lui disait : " O mon enfant chérie, c'est pour toi que je tiens à la vie, c'est un amour de mère que je te porte, en te berçant sur mon sein, combien de fois j'ai rêvé à ton bonheur ! je voudrais le voir assuré."

—Je suis heureuse, répondait la jeune fille."

—Oui, je le sais, mais il me faudrait plus encore ; je voudrais, Louise, avant de quitter ce monde, te savoir la femme bien aimée d'un homme qui te serait dévoué toute sa vie.

La jeune fille rougissait, mais n'osait avouer son secret le plus cher.

Cependant Marie avait deviné ce que l'on prenait beaucoup de peine à lui cacher. Souvent en regardant Hector et Louise ensemble, elle avait soupiré, murmurant bien bas : " Oh ! mon Dieu, si cela était, je mourrais sans regrets.

Ce soir-là, en les voyant réunis de nouveau, un éclair de joie illumina son regard abattu, un pèu d'incarnat monta à ses joues. " Monsieur Hector, dit-elle, vous êtes revenu pour tout de bon, n'est-ce pas ! vous ne quitterez plus le château pour voyager ? "

" Oh, non, pas de sitôt du moins. Marie, on n'est nulle part aussi heureux que chez soi, surtout lorsque l'on se sent entouré d'affections aussi sincères. Venez, mes amis, dit-il, en s'adressant aux paysans, vous rafraîchir un peu ; il faut boire à la santé de ma mère, de ma cousine, c'est moi qui vous y invite.

Des hourrahs lui répondirent. Bientôt, dans la grande salle armoriée du château, fut réunie cette troupe de villageois aux vêtements rustiques,

mais aux cœurs dévoués à la maison de Montreuil.

Louise était heureuse, fière, de voir son cousin entouré de cette foule professant pour lui une si haute estime. Jamais elle n'en avait été aussi orgueilleuse.

" N'est-ce pas qu'il est beau, Marie, dit-elle en se penchant vers sa nourrice, assise à ses côtés.

" Oui, M. le marquis est un bel homme, de plus un excellent citoyen ; ce qui vaut mieux encore, comme monsieur son père, il sera aimé de tout le monde."

—Je crois bien qu'il l'est,— répondit naïvement la jeune fille.

La soirée, commencée un peu tristement, se termina des plus agréablement pour chacun.

Le lendemain, avec le chant des oiseaux Louise s'éveilla. A cette heure matinale tout reposait encore au château ; mais ne pouvant plus dormir, elle se leva, se dirigea au dehors pour respirer l'air frais du matin. Il lui semblait que tout était changé dans la nature. Hector était là près d'elle ; elle allait désormais le voir à toute heure du jour, l'entendre, s'enivrer du son de sa voix, respirer le même air que lui ; ils allaient échanger toutes les impressions qu'ils avaient éprouvées dans ces deux longues années d'absence ; leur impatience de se revoir, les tristesses de la séparation, le bonheur du retour. Et tous les rêves de son imagination montaient aussi roses dans le ciel que les nuages irradiés des premiers feux de l'aurore.

Comme elle était heureuse à cet instant, comme elle souhaitait la venue du jeune homme pour murmurer à son oreille les joies sublimes qui

chantaient au fond de son cœur, lui dire : Ecoute, c'est toi qui fais vibrer toutes ces harmonies, cette nature si belle ; c'est toi qui la fais telle ; ce sentier fleuri qu'aujourd'hui je parcours avait en ton absence l'aride sécheresse du désert. Tout est changé, tu es là, j'attends, j'aime, j'espère.

La jeune fille, ensevelie dans le charme de ses rêveries, oublie que les instants s'écoulent jusqu'à ce que la cloche du déjeuner la rappelle au château en lui apprenant qu'il est déjà tard.

Soudain, son bonheur a pâli ; elle avait cru qu'il viendrait lui aussi ; il est si doux de se redire à deux ce qu'un troisième ne saurait comprendre. Emue, elle rentre, quelque chose lui a étreint le cœur et les fleurs dans le jardin semblent avoir penché la tête.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

A la gaieté de Louise avait succédé une triste mélancolie. Pourquoi ? C'est que depuis l'arrivée de son cousin, elle s'était aperçue qu'il n-était plus avec elle ce qu'il était autrefois. Le jeune homme semblait la fuir ; on le voyait de grand matin, le fusil sous le bras, s'enfoncer dans la forêt pour n'en revenir que le soir. Si parfois à la veillée il demeurait au salon, ce n'était que pour quelques instants, durant lesquels il n'adressait la parole à sa cousine que sur des sujets indifférents, puis il la quittait brusquement, comme si une main invisible l'eut entraîné loin d'elle, la laissant toute chagrine de cette manière d.agir.

Que d'angoisses s'élevaient alors dans son âme. Il aimait peut-être ailleurs ! Cette pensée la rendait folle. Si le jeune homme l'avait trompée, si

une à une elle avait constaté chez lui l'absence des belles qualités qu'elle avait cru remarquer au premier abord, son amour aurait pu cesser ; mais avoir près d'elle l'idéal de ses rêves, n'avoir à lui reprocher aucun tort, avoir pour un instant dans ce baiser de retour senti leur âme s'échanger, puis tout à coup le vide se faire autour d'elle, c'était une amère douleur, qui chaque jour creusait des traces plus avant sur ce jeune visage, et malgré tout le soin qu'elle prenait à paraître gaie, il était visible qu'un secret chagrin la minait.

Hector, lorsqu'elle ne le voyait pas, la suivait sans cesse du regard, comme pour vouloir sonder ce qui se passait dans son cœur. Si la jeune fille chantait, il l'écoutait dans une rêverie amère. Parfois sa voix avait des accents si émus qu'elle le faisait tressaillir. Il aurait voulu alors aller se jeter à ses pièds, lui avouer qu'elle était plus que sa vie ; mais la présence de sa mère le glaçait, l'idée qu'il la ferait souffrir le retenait, il courait s'enfermer dans sa chambre, tourmenté par le besoin d'épancher son âme et la crainte de troubler le repos de la marquise.

Un soir que la jeune fille s'était attardée au dehors, que le ciel se couvrait d'épais nuages, Hector, craignant qu'elle ne fut prise par l'orage, sortit pour aller à sa rencontre. Il savait combien Louise s'effrayait du tonnerre et, ne voulant pas qu'elle fut seule en route, si la pluie venait à tomber, il marchait très vite, afin de la rencontrer plus tôt. L'attraction qui l'entraînait toujours vers elle semblait avoir plus d'empire sur lui que jamais : Pourquoi, se disait-il, ne lui avouerais-je pas tout ce qu'elle est pour moi !

Louise est malheureuse, je le sens. Ai-je le droit de la faire souffrir ? Si des obstacles invincibles doivent nous séparer, aurons-nous moins de courage après nous être compris qu'avant ? Non, la vie que nous avons menée depuis un mois est trop cruelle. Après lui avoir avoué toute ma tendresse, j'oserai parler à ma mère, je veux tout savoir ; cette incertitude me tue. Quel est donc ce mystère ?

Tandis qu'il se parlait ainsi, Louise, assise sur une grosse pierre, dans un sentier retiré, la tête dans ses deux mains, pleurait amèrement. La pauvre enfant avait tout oublié, jusqu'à l'orage qui grondait au loin, pour donner un libre cours à sa douleur. Elle avait trouvé Marie plus faible, plus malade. La malheureuse femme en la voyant l'avait longtemps tenue pressée sur son sein, en lui répétant à travers ses larmes : " Ah ! Louise, mon enfant chérie, dans quelques jours je ne te verrai plus, tu ne sais pas combien je t'ai aimée, combien il a fallu que mon amour fut grand pour me séparer de toi." Louise émue l'avait embrassée tendrement, sans comprendre le sens des paroles de sa nourrice, attribuant à la maladie un peu de divagation dans l'esprit de Marie, elle avait repris :

—Il ne faut pas vous désespérer ainsi. Non, vous ne mourrez pas ; hier, vous étiez mieux, cela va revenir, vous êtes demeurée debout trop longtemps ; venez, je vais vous aider à vous mettre au lit, le repos vous fera du bien. Puis, avec une attention toute filiale, elle l'avait, doucement, couchée dans son lit.

—Il faut me promettre de dormir, ne pas vous effrayer ainsi. Tenez, j'ai apporté la

médecine que le docteur a prescrite aujourd'hui, elle vous fera du bien en vous donnant un repos bien paisible. Marie, je vais veiller près de vous jusqu'à ce que le médicament ait fait son effet.

La jeune fille s'était assise au chevet de la malade, lui avait longtemps tenu les mains dans les siennes. Ces attentions touchantes avaient semblé calmer la moribonde, qui était tombée bientôt dans un sommeil réparateur. Louise avait porté à ses lèvres les mains de sa nourrice. Après les avoir baisées pieusement, elle s'était dirigée dans la pièce voisine pour prévenir la bonne de venir prendre sa place, car elle allait retourner au château.

Une fois au dehors, la jeune fille ne dissimula plus toute l'angoisse qui s'était emparée d'elle, en apercevant si malade sa nourrice, pour laquelle elle avait une véritable affection de fille.

Marie l'avait gardée avec elle jusqu'à l'âge de quatre ans. Louise se rappelait encore parfaitement cette séparation, alors que Marie, la tenant sur son cœur, lui avait dit à travers ses sanglots : “ Va, mon enfant, je te quitte ; mais souviens-toi toujours que nul au monde ne t'aime autant que moi ! pour ton bonheur je ferai tout ici-bas ! ”

Puis la marquise l'avait amenée au château, où une vie nouvelle avait commencée pour l'enfant. On l'avait entourée de tout le luxe et la splendeur d'une grande maison, elle s'était vue obéi par une infinité de serviteurs, elle commandait partout en reine. Sa tante l'adorait, son cousin était son frère, ses moindres désisrs étaient des ordres pour tous ces gens, qui l'aimaient ;

mais tout cela ne détacha pas Louise de Marie, elle la voyait souvent, toujours avec un nouveau plaisir ; les grandeurs ne purent jamais changer son noble cœur. On conçoit ce qui se passait en elle aujourd-hui en voyant Marie condamnée, l'espoir qu'elle avait conservé jusqu'alors s'était envolé à la vue de sa nourrice, il était évident que la mort la réclamait. Cette pensée amère, unie à celle de l'indifférence de son cousin, lui causait un tel désespoir qu'au bout de quelques minutes de marche elle se laissa tomber avec découragement sur une grosse pierre. Là, inconsciente de tout ce qui l'entourait, elle s'abandonna à une douleur immense. Tout ce qu'elle avait souffert depuis un mois, tout ce qu'elle souffrait en cet instant avaient tellement endolori son âme que les sanglots qui agitaient son corps étaient un soulagement. Combien de temps pleura-t-elle ainsi ! elle n'aurait pu le dire ; mais à mesure que les nerfs se détendaient, le calme revenait dans son esprit ; cependant elle ne pensait pas au retour, le regard dans le vide, elle poussait de ces profonds soupirs qui généralement suivent les pleurs, lorsque soudain elle sentit une main se poser sur son épaule, et une voix lui dire doucement :

—Quoi, Louise, c'est vous ! que faites-vous ici seule, l'orage va bientôt venir ; ma pauvre enfant, vous pleurez ! confiez-moi le sujet de vos pleurs, qui a pu vous attrister ?

C'était Hector. A sa vue, Louise se reprit à sangloter. Il lui prit les mains :

—Louise, dit-il, n'avez-vous pas assez de confiance en moi pour me dire ce qui vous afflige ainsi ? Croyez-vous que je ne saurais y sympathiser, avons-nous donc vécu si longtemps sous

le même toit pour nous traiter en véritables étrangers ? Non, il ne doit pas en être ainsi ; je suis celui à qui vous devez parler le plus franchement au monde, je suis votre protecteur.

Il allait ajouter plus, mais il se tut. Louise aurait voulu répondre, mais ses lèvres refusaient de prononcer aucune parole. Cependant malgré elle sa tête s'appuya sur l'épaule de son cousin et elle continua de pleurer.

Oh ! combien était douce pour lui la pression de cette tête charmante. il n'osait plus lui demander de parler de peur qu'elle ne la releva. Il sentait bien d'ailleurs que cette femme l'aimait, que, malgré les événements, ils devaient être un jour unis. Il n'avait pas besoin de le lui entendre dire pour savoir qu'il avait son amour. Mais elle, elle ne le savait pas. Là, à ses côtés, les mains dans ses mains, sous l'empire de cette attraction que l'on éprouve près de l'être aimé, l'âme déchirée par la pensée qu'il n'éprouvait pour elle qu'une affection de frère, elle aurait voulu mourir à cet instant.

—Ah ! dit-elle, Hector, vous me demandez pourquoi je pleure ? Je pleure parce que Marie est bien malade, parce qu'elle va bientôt mourir ; je voudrais pouvoir lui donner ma vie pour sauver la sienne.

—Louise, si la pauvre Marie vous entendait, elle n'accepterait pas votre sacrifice, vous êtes trop jeune pour parler comme vous le faites de la mort ,vous avez encore devant vous toute une longue existence de bonheur. La vie vous est donc bien à charge ? Qui peut vous en dégoûter à ce point, dites, est-ce que l'on ne vous rend pas heureuse au château ? Ma mère a pour vous une

tendresse toute particulière, tout le monde vous aime ; chacun s'empresse de satisfaire vos moindres désirs, dites, que faut-il de plus pour vous rendre heureuse ?

La jeune fille était muette, plus son cousin parlait, plus elle se sentait accablée.

—Louise, reprit-il, que vous faut-il de plus ?

—Rien, répondit-elle en relevant la tête.

Son visage était d'une pâleur livide ; dans ses grands yeux noirs il y avait tant d'angoisses qu'Hector en fut ému et, l'attirant soudain, dans un élan de tendresse, sur son cœur :—Ah ! ma petite Louise chérie, vous n'avez pas en moi la confiance que vous devez avoir. Ce qu'il vous faut, mais je le sais, je l'ai deviné ; il vous faut mon amour comme il me faut le vôtre, je vous aime, plus que je ne puis le dire, et si vous ne m'aimez pas, c'est moi qui veux mourir."

Oh ! joie divine ! ivresse sans égale ! était-il vrai, il l'aimait ! n'était-ce oas un songe ! ou la douleur l'avait-elle rendue folle ! ? Oh ! alors la folie est un soulagement. Elle veut rester insensée ; mais si ce n'est qu'un rêve, si le réveil doit lui prouver que ce n'est qu'un mensonge.

Toutes ces pensées se croisent dans son esprit en délire.

—Hector, Hector ! dit-elle, suis-je bien éveillée ou sous l'empire d'une illusion mensongère ? dis-le moi, l'incertitude me tue.-'

—Mon ange, murmure-t-il bien bas, non, ce n'est pas un songe, et ses lèvres s'appuient sur les lèvres tremblantes de la jeune fille.

Mais à cet instant un grondement de tonnerre vient rompre le charme, l'éclair sillonne la nue,

la terre a tremblé sous un terrible coup de foudre qui vient s'abattre à peu de distance.

Louise affolée s'est évanouie, Hector tremblant la soutient dans ses bras, le ciel s'est ouvert et une pluie diluvienne inonde la campagne. On dirait que tous les éléments se sont compris pour présager à ces deux jeunes gens que leur amour doit être suivi de tempêtes. En un instant tous deux sont trempés jusqu'aux os. Le marquis dévoré d'inquiétude, ne sait plus que faire. Combien de temps va durer cet évanouissement ? Louise a-t-elle été atteinte de la foudre ? Dieu veut-il la lui enlever au moment où il lui a tout
Le jeune homme se fait toutes ces questions en
avoué ? Sa mère avait-elle pressenti ce malheur !
s'efforçant de ramener à elle la jeune fille, mais tous ses efforts eussent été inutiles si la pluie qui tombait par torrent ne fut venue à son aide en inondant la tête, les tempes de Louise d'une eau que le changement de température avait rendue très froide, elle ramena bientôt la jeune fille à la vie et Louise rouvrit les yeux.

—Où suis-je, dit-elle.

—Près de moi, mon amie chérie, lui répondit Hector joyeux, ne crains rien, le danger est passé; mais il faut au plus tôt atteindre une habitation, car tu vas prendre froid. Te sens-tu assez forte pour marcher ?

—Oui, dit Louise, que le souvenir de son bonheur avait déjà toute remise. Je puis courir même, si tu le veux, car nous sommes trempés comme des dieux marins. Retournons chez Marie, ce n'est pas loin d'ici ; là nous pourrons changer de vêtements et attendre que l'orage soit passé."

—Tu as raison.

La soutenant de son bras vigoureux, tous deux s'acheminèrent aussi vite que les forces de la jeune fille le permettaient, vers la maisonnette.

La pluie tombait, on entendait encore gronder au loin le tonnerre, les éclairs par instants enrougissaient le ciel ; mais ils étaient si heureux, ces jeune gens marchant ainsi appuyés l'un sur l'autre, qu'ils oublièrent bien vite qu'il ne faisait pas beau, car tout était rayon de soleil au fond de leurs cœurs, et ils furent surpris d'avoir atteint en si peu de temps le lieu de leur destination.

Lorsqu'ils entrèrent chez Marie, celle-ci ne dormait plus, l'orage l'avait éveillé. En voyant entrer chez elle le marquis et Louise ruisselants de pluie, elle s'écria :

—Mais, d'où venez-vous, mes pauvres enfants ? vous avez reçu toute la tempête sur vous ?

—Oui, Marie, répondit Hector en riant ; nous venons vous demander asile, et des vêtements secs. Pour Louise, c'est assez facile ; mais, moi, comment allez-vous m'affubler ? vous n'avez pas d'homme ici, vous êtes seule avec la bonne."

" C'est vrai, cependant, monsieur le marquis, je puis vous procurer un habillement. J'ai ici les effets de mon mari que j'ai toujours conservés, Léa va vous les apporter."

Hector suivit la servante dans un appartement voisin, puis celle-ci revint avec des vêtements pour Louise. En quelques minutes la transformation fut faite. M. de Montreuil revint flottant dans des habits deux fois trop grands pour lui. En l'apercevant, Louise partit d'un éclat de rire

si joyeux que la nourrice ne put se défendre de l'imiter.

—Comme vous voilà fait, monsirur le marquis !

—Oui, n'est-ce pas vue j'ai bonne mine, fit-il en se regardant dans une glace.. Vous pouvez bien rire, moqueuse, ajouta-t-il en se tournat vers sa cousine, vous avez eu la chance de trouver une toilette qui semble avoir été faite exactement pour vous.

En effet, la jeune fille était très mignonne dans une robe ayant appartenu à Marie du temps de sa jeunesse ; les deux femmes étaient à peu près de même taille, ce costume de petite villageoise seyait à ravir à Louise. Marie la regardait avec tendresse.

—Chère enfant, lui dit-elle, vous me ramenez à mes vingt ans.-'

—Nous faisons un joli couple ainsi, reprit Hector, en s'asseyant près de la jeune fille.-'

—Oui, dit la malade d'un air rêveur. Puis elle ajouta à part elle : " Si le ciel le voulait."

Aux regards furtifs qu'Hector et Louise échangeaient de temps en temps, il était facile pour un observateur de deviner que ces deux jeunes gens s'étaient compris, qu'ils avaient échangé leurs sentiments. C'est ce dont en les contemplant attentivement Marie fut vite convaincue. Alors soudain ses traits s'illuminèrent, son visage prit une telle expression de bonheur que Louise, la regardant, en fut surprise.

—Comme vous avez l'air bien, chère Marie, lui dit-elle, vous êtes beaucoup mieux, vous ne souffrez pas à présent !

—Qu'est-ce qui cause votre joie ? demanda le marquis.

—Ce qui cause ma joie, c'est de vous voir tous deux ce soir réunis sous mon toit, je veux en profiter, M. de Montreuil, pour vous demander une promesse. Dans quelques semaines je serai morte, mais je mourrai tranquille si vous me l'accordez.

—Qu'est-ce ? fit-il.

—Dites-moi que vous n'oublierez jamais Louise, que vous serez toujours son protecteur."

—Vous pouvez en être sûre, Marie, vous savez qu'un Montreuil ne manque jamais à sa parole."

La malde éleva ses mains : " Que Dieu vous bénisse comme je le fais, qu'il vous rende toujours heureux, dit-elle . . . . . . . . . .

Ils étaient revenus tous deux ce soir-là au château dans leurs costumes rustiques, tels que Paul et Virginie, sout le même parapluie.

Au château, non plus qu'à la chaumière, ne put se tenir longtemps secrète leur mutuelle entente, car là aussi une femme avec anxiété cherchait à deviner leurs sentiments ; non pas avec. l'espoir de trouver la réalisation de ses vœux les plus chers ; mais avec cette angoisse de connaître une trop cruelle vérité.

Ah ! maintenant il faudrait tout avouer à ce fils qu'elle adorait, il faudrait, elle sa mère, lui porter le coup le plus terrible. Etait-il au monde une situation plus horrible que celle de la marquise ? Ses nuits se passaient dans les larmes ; chaque jour elle se disait : C'est aujourd'hui que je vais tout lui dire, et chaque jour le courage lui manquait. Elle espérait que son fils viendrait lui-même lui ouvrir son cœur ; mais

Hector, enivré du bonheur d'être aimé, retardait lui aussi l'instant des confidences. Sans s'être rien dit, la mère et le fils évitaient de se trouver seuls. C'est ainsi que le temps s'écoulait. Un jour après avoir fait une longue course ensemble dans la campagne, Hector et Louise, un peu fatigués, vinrent s'asseoir sur une pierre au pied d'un grand chêne. La nature était belle, le soleil dans toute sa force brûlait de ses rayons les immenses champs de blé qui se déroulaient devant eux. C'était une vraie journée d'été, dans l'air pas un souffle. Les petits oiseaux, accablés par la chaleur, blottis sous le feuillage, se sentaient même trop paresseux pour faire vibrer aucun son. Le murmure d'un ruisseau, coulant non loin, venait seul rompre la quiétude de cet endroit. Le ciel était d'un bleu parfait, mille parfums de fleurs se répandaient dans l'atmosphère. Louise sur qui les beautés de la nature faisaient une grande impression se sentait charmée ; après quelques minutes d'une muette admiration, elle se retourna vers le marquis et lui dit :

—Que je me sens heureuse, Hector, ici près de toi sous ce beau ciel, je ne désire rien de plus en ce monde.

Le jeune homme pressa la main de la jeune fille, la porta à ses lèvres.

—Louise, nous serons toujours heureux ainsi, car nous nous aimerons toujours."

—Dis-moi, fit Louise, pourquoi es-tu resté si longtemps sans m'avouer que tu m'aimais, puisque tu avais deviné mon amour ? qui pouvait retenir tes aveux ?

Cette question fit passer un nuage sur le front du jeune homme.

—Ma petite chérie, dit-il, comme toutes les femmes, tu es un peu curieuse ; mais il y a des curiosités qu'il est mieux de ne pas satisfaire ; ne pensons plus à un passé qui nous a tous deux fait souffrir, ne te souviens que d'une chose, chère amie, c'est que je t'aime bien tendrement, que s'il fallait te quitter, je préfèrerais la mort !

—Mais nous ne nous quitterons pas, Hector, qui pourrait nous séparer ? "

Elle leva sur lui des regards inquisiteurs.

—Rien, fit-il comme se parlant à lui-même, la mort seule pourrait nous séparer !

C'était en passant ainsi presque toutes les heures du jour ensemble, à échanger leurs sentiments, à s'entretenir des leurs espérances futures, qu'ils en étaient venus à se sentir indispensables l'un à l'autre. Si parfois les inquiétudes que paraissait éprouver la marquise jetaient un peu de froid sur le bonheur d'Hector, il se disait : Avec le temps tout se terminera bien, ma mère s'habituera à la pensée de mon union avec Louise. Les femmes se font souvent des mondes de rien ; qui sait, les oppositions qu'elle a à me faire sont peut-être dictées par des craintes chimériques, la tendresse maternelle s'effraie si vite."

Voilà comment ils en étaient arrivés tous trois au moment où nous les retrouvons pour la première fois. La marquise avec ses tourments, les jeunes gens avec leurs espérances.

Un soir que Louise était partie pour aller passer la nuit chez Marie, Madame de Montreuil fit appeler son fils auprès d'elle. Hector entra, un peu pâle, dans la chambre de sa mère, il avait compris que c'était le moment des aveux.

—Asseyez-vous là près de moi, mon enfant, dit la marquise en lui désignant un petit tabouret à ses pieds, tout près, comme lorsque vous étiez petit garçon, que je vous berçais sur mes genoux."

Le jeune homme obéit. Alors la marquise lui prenant la tête entre ses deux mains, le baisa au front avec une grande tendresse. " Hector, lui demanda-t-elle, avez-vous du courage ? "

" Je le crois, ma mère."

" Eh bien ! ,écoutez-moi ; mon fils, j'ai une histoire bien pénible à vous apprendre. J'aurais dû avant aujourd-hui vous prévenir ; mais les forces m'ont manqué. Avant de commencer le récit de ma vie j'ai besoin de vous entendre dire que vous me pardonnez les torts que j'ai eus envers vous, sans cela je ne pourrais jamais vous avouer le terrible secret qui depuis quelques années m'a causé tant d'angoisses."

—Ma mère chérie, qu'avez-vous besoin de mon pardon, vous qui avez toujours été pour moi la mère la plus affectionnée, la plus dévouée ? recevez dônc l'assurance que quelque soit la confidence que vous avez à me faire, mon cœur ne pourra jamais cesser de vous aimer. Et si vous avèz eu des malheurs, je m'efforcerai par ma tendresse de vous les faire oublier. Bien souvent déjà, sans vous en avoir jamais parlé, j'ai compris que mon amour pour Louise vous affligeait, c'est moi qui doit vous demander pardon de vous en avoir fait un secret. Dites, ma mère, l'histoire que vous avez à me raconter a-t-elle rapport à cette enfant ?

Des larmes brûlantes coulaient le long des joues amaigries de la marquise.

—Oui, dit-elle, Hector, pouvez-vous l'entendre ! "

—Parlez, je vous écoute.

Madame de Montreuil se recueillit un instant. Le jeune homme l'examinait avec attention, se sentant réellement attristé en constatant le grand changement qui, depuis quelques semaines, s'était opéré sur le beau visage de sa mère. Il fallait que cette femme eut beaucoup souffert pour changer à ce point, et lui dans son égoïsme d'amoureux, il l'avait presque oubliée.

—Ma pauvre mère, dit-il en baisant les mains patriciennes de la marquise, ne craignez pas de vous épancher avec votre fils, il saura vous comprendre, si vous croyez avoir eu des torts à son endroit, il vous les pardonne de tout cœur en ne vous demandant qu'une faveur, c'est de ne plus vous faire de chagrin à ce sujet."

—Oh ! merci, Hector, dit la marquise en le tenant pressé sur son cœur, puis-je me plaindre lorsque Dieu m'a donné un fils tel que toi.

Puis elle commença en ces termes :

" Mon premier cri creusa le tombeau de ma mère. Mon père, le duc de Castelnoy, était un homme froid, sévère, qui m'élevait dans la crainte. Les premières années de mon enfance s'écoulèrent tristement ; j'avais une nature vive, impressionnable, avide d'affection, je n'étais entourée que de cœurs secs. Je ne me souviens pas avoir jamais reçu un baiser de mon père. Il faisait de longues absences à la cour, me laissant à la charge de ma gouvernante, femme revêche, pour laquelle j'éprouvais beaucoup d'éloignement ; elle me grondait sans cesse, me rendant la

vie insupportable. Je n'avais pour confidente que Marie, ma sœur de lait ; souvent je lui disais :

—Marie, je voudrais être à ta plare ! Toi, tu es heureuse, entourée d'affection, tu as une mère qui t'adore. Moi, je me sens isolée, ici, seule dans ce château ; mon père n'a pour moi què de l'indifférence, ah ! si comme toi j'avais encore celle à qui je dois le jour !

" Au fond de mon âme s'agitait comme un souffle puissant qui cherchait à tout remplir, un besoin d'aimer, d'être aimée, d'être quelque chose pour quelqu-un. J'aurais voulu n'être plus poursuivie par cette pensée amère que nul ne s'occupait de moi, que j'étais un petit être parfaitement indifférent à tous, mon imagination, un peu rêveuse, me jetait souvent dans de profondes mélancolies, qu'augmentait encore la solitude presque complète de notre demeure.

" Le château de mon père était situé sur une petite colline, au pied de laquelle s'étendait une vaste forêt. Nous étions à plusieurs milles de la ville, nuls voisins n'habitaient près de nous. Seul le château de Montreuil n'était pas très éloigné, j'aurais pu faire société avec ses habitants, si une grande inimitié n'eut régné entre cette famille et la mienne depuis des générations entières. J'avais souvent entendu dire à mon père :

" Si un Montreuil faisait la cour à ma fille, je le tuerais.

—Ainsi j'étais réduite à n'avoir pour toute compagnie que la bonne Marie que je voyais deux ou trois fois par semaine.

Un jour que je m'étais enfoncée bien avant dans la forêt, j'aperçus soudain un chien furieux qui

s'élançait de mon côté ; ses yeux étaient flamboyants, sa bouche écumante, l'animal était atteint de la rage. J'allais devenir sa victime. Eperdue, je poussai des cris de terreur, la bête affolée saisissait déjà le bord de ma robe lorsqu'une détonation retentit, le chien tomba frappé d'un coup mortel. La balle avait touché le cœur.

Je tombai sur le sol presque privée de sentiment. Au même instant, un jeune homme déboucha de l'épaisseur du bois, son fusil encore fumant à la main. Il s'élança vers moi :

—J'espère, mademoiselle, me dit-il, que vous n'êtes pas blessée. Suis-je arrivé trop tard, l'animal vous a-t-il mordue ?

—Non, monsieur, mais comment pourrai-je assez vous remercier ; sans vous une mort affreuse m'attendait."

Je levai sur lui mes regards remplis de reconnaissance. Oh ! combien je fus charmée de toute sa personne. Il était beau, Hector, beau comme tu l'es aujourd'hui, dans son regard il y avait tant de bonté que je me sentis de suite attirée vers lui. Il me parla avec un intérêt inconnu pour moi jusqu'alors dês ce moment, je compris que je lui avais donné toute mon âme.

" Nous nous revîmes souvent, mais jamais au château. Il était un de Montreuil ! Ce n'était qu'en tremblant d'être surprise que je le rejoignais dans la campagne ; cependant le charme de ces entrevues me faisait vite oublier mes craintes. J'étais si heureuse près de lui, à mes propres yeux j'étais devenue quelque chose, jaimais, j'étais aimée, la vie avait désormais un but. Mes jours étaient remplis, un être cher comptait tous les battements de mon cœur. Chaque matin, il

m'attendait avec impatience, nous passions ensemble de longues heures. Le marquis de Montreuil avait alors vingt-cinq ans, j'en avais seize. Il m'aurait épousée de suite, si l'inimitié qui régnait entre les deux familles n'eût mis un obstacle à cette union, il fallait attendre ma majorité. Le temps s'écoulait, de plus en plus nous devenions inséparables.

La marquise s'arrêta un peu émue ; au bout de quelques secondes de silence, elle reprit lentement comme si la parole lui devenait difficile :

—Hector, que te dirai-je, un jour, jour fatal, que le marquis, tout triste, était venu me prévenir que le roi lui ordonnait de partir sous peu pour l'armée, j'oubliai tout dans un moment de désespoir et d'amour.

Hector étouffa un cri, une sueur froide perla sur son front. Quoi, sa mère qu'il adorait, sa mère qu'il croyait incomparable, sa mère avait failli. Le jeune homme était devenu d'une pâleur mortelle, son beau front penché vers la terre ; il semblait ainsi, dans cette humble posture, vouloir cacher la honte qu'il éprouvait.

Cet homme au noble caractère, pour qui l'honneur des siens était le bien le plus cher, recevait en ce moment un coup terrible, il demeurait comme atterré devant ces révélations.

La marquise avait caché sa tête dans ses mains. Hector demeura longtemps sans pouvoir prononcer une parole. Enfin, s'approchant de Madame de Montreuil, il lui dit avec douceur :

—Ma mère, pourquoi me faites-vous le récit de votre passé ? Si vous avez fait une faute, ce n'est pas à moi à vous juger. N'eût-il pas mieux valu me laisser ignorer cette triste circonstance ? "

—Hector, la femme qui oublie son devoir doit tôt ou tard expier ses torts ; Dieu l'a voulu ainsi. Mon expiation est dans la confession entière qu'il faut que je te fasse aujourd'hui ! Ah ! Hector, que la punition est terrible, que les angoisses que j'ai éprouvées depuis quelque temps sont grandes ! Comprends-tu, mon enfant chéri, le désespoir de mon âme ? Cette faute que j'ai commise, cette faute, c'est vous qu'elle atteint, mes enfants bien-aimés, c'est Louise, c'est toi qui devez en souffrir les conséquences.

La marquise était dans un état de surexcitation pénible à voir, elle parcourait la chambre à grands pas, elle n'avait pas une larme dans le regard, mais il y a de ces douleurs aiguës qui n'ont même pas le soulagement des pleurs, ses yeux étaient égarés, elle répétait d'une voix entrecoupée :

—Oh ! mes pauvres enfants, c'est moi qui aurai fait le malheur de votre vie, vous me détesterez, vous me maudirez lorsque vous saurez tout.

—Calmez-vous, ma mère, lui dit Hector, en la forçant à s'asseoir. Qu'avez-vous à redouter de nous, si la destinée nous frappe de ses coups, nous saurons souffrir avec vous, vous aimer, vous bénir toujours."

La marquise leva sur son fils ses yeux remplis de reconnaissance.

—Mais, dit-elle, mon pauvre Hector, tu ne sais pas ce que j'ai encore à t'apprendre, auras-tu le courage de l'entendre ?

—Oui, ma mère, dit-il un peu effrayé de l'état de la marquise, mais ne me dites plus rien aujourd'hui, vous vous faites trop de mal, remettez à un autre jour."

—Hélas, je n'ai que trop retardé. Ecoute encore la fin de mon histoire."

" Le marquis, comme il me l'avait dit, partit quelques jours plus tard, après m'avoir juré de revenir aussitôt que possible pour m'épouser. Nous avions décidé qu'à son retour il m'enlèverait pou aller nous marier en Italie. Combien notre séparation fut cruelle, combien l'absence fut longue, elle dura toute une année durant laquelle je devins mère. Je n'avais personne au monde à qui confier mon malheur. Marie fut encore la seule qui connut mon secret. Elle était mariée alors, elle me promit de garder mon enfant chez elle, de la faire passer pour la sienne. Chose étrange, nous mîmes au monde, le même jour, chacune une petite fille.

Hector était devenu tremblant, la vérité se faisait jour à travers son cerveau en délire. La marquise continua :

—Ton père revint sur ces entrefaites. J'étais à peine remise d'une longue maladie que nous partions tous deux en cachette pour Rome. C'est là que nous reçûmes la bénédiction nuptiale, c'est là Hector, que tu es né, dix-huit mois après la naissance de ta sœur. Louise est ton aînée, Louise est ma fille !

Hector l'avait dit, il avait du courage. En voyant les souffrances de sa mère, il eut la force de lui cacher les siennes, mais il devint d'une pâleur livide. La marquise s'était jetée à genoux.

—Mon fils, me pardonnes-tu, lui dit-elle à travers ses larmes.

—Vous êtes toute pardonnée, ma mère, vous avez eu de grands chagrins, ce n'est pas moi qui voudrais jamais en ajouter aucun. Certainement

la douleur qui me frappe est bien grande ; mais pour vous je saurai la supporter."

En ce moment on frappa à la porte, la marquise se releva précipitamment, baisa la main de son fils et alla ouvrir. C'était un domestique qui lui apportait une lettre. Elle venait de Louise et contenait ces mots :

" Ma chère tante,

" Venez vite ici, Marie n'a plus que quelques
" heures à vivre, elle veut vous voir de suite.
" Elle dit qu'elle a une confidence à vous faire,
" qu'il faut que vous l'entendiez, qu'elle ne
" pourra mourir en paix si vous ne venez. Hélas!
" je crois qu'elle a raison, de minute en minute la
" vie s'affaiblit chez elle. Pauvre Marie, combien
" mon cœur saigne à la pensée de la perdre.

LOUISE."

—J'y vais, dit Madame de Montreuil ; Hector, veux-tu m'accompagner ?

—Où ? demanda-t-il.

—Chez Marie, elle se meurt et me fait appeler."

—Louise est là, repris le marquis ; non, ma mère, je ne puis la revoir à présent ; allez chez la pauvre femme et permettez que je me retire, je sens que j'ai besoin d'être seul afin de pouvoir remettre le calme dans mon esprit.

—Se dirigeant lentement vers la porte, il sortit. Alors un changement complet s'opéra sur tous ses traits. Le courage déployé pour paraître calme devant sa mère l'abandonna pour faire place à un désespoir terrible ; un chaos immense s'ouvrait devant lui, la vie où il allait désormais poser ses pas ne serait qu'un aride désert. Louise qu'il adorait, qui l'aimait, il n'avait plus le droit d'y songer ; cette enfant, dont il connais-

sait les riches qualités de l'âme, cette nature si fine, si bien douée, auprès de laquelle il avait toujours vécu, il faudrait la quitter ! il faudrait arracher de son cœur ce sentiment qu'il lui portait depuis si longtemps. Cette femme qu'il avait rêvé avec tant de bonheur être la sienne, un autre viendrait un jour la réclamer ; un autre recevrait sa tendresse, ses baisers, son amour. Il sentait son cerveau en délire. Ah! non, non, mille fois la mortplutôt qu'un pareil supplice,un seul mot résonnait à ses oreilles: Ma sœur ! elle est ma sœur ! ! Pourquoi ses pas chancelants le conduisirent-ils à l'appartement de la jeune fille, il n'aurait pu le dire ; mais il entra machinalement dans cette petite chambrette à rideaux roses, que Louise avait ornée avec un goût exquis. Dans ce réduit charmant, il lui sembla que son âme allait le quitter. Il s'était laissé souliers de satin de la jeune fille, oublié sur le tomber sur une chaise, lorsque soudain un des bureau de toilette, frappa ses regards. Cette vue sembla raviver sa douleur. En effet, quel objet peut d'une manière plus touchante rappeler au souvenir l'être qu'on a perdu ! Avez-vous vu quelquefois une mère éplorée presser sur son cœur avec amour la petite chaussure de son enfant qui n'est plus ? Il lui semble que c'est encore une part de lui-même.

Pour Hector, le petit soulier de satin était une image trop vivante de Louise, il le rendait fou de douleur, le portant soudain à ses lèvres, il le saisit avec angoisse et s'enfuit avec lui s'enfermer dans sa chambre. Sur sa table reposait son grand fusil de chasse ; d'une main tremblante il le prit, une pensée horrible traversa son cerveau,

d'un seul coup il pouvait mettre un terme à ses souffrances ! Pourquoi hésiter ? Qui le retenait ? Une minute encore et tout serait fini ! Oui, mais une voix lui cria en même temps : Ta mère, tu la tuerais aussi. Il remit l'arme sur la table ; alors une autre voix lui cria : Mais Louise, tu l'as perdue ! Hector sentit sa tête tourner, le sol fléchir, il s'accrocha au tapis de la table, les forces l'abandonnèrent complètement. Roulant sur le sol privé de connaissance, il entraîna dans sa chute le tapis avec tout ce qui reposait sur la table. L'arme en tombant fit feu et vint le frapper à l'épaule. Le bruit de la détonation attira les domestiques qui accoururent et trouvèrent le jeune homme baignant dans son sang. . . .

Elle était partie l'âme déchirée, la marquise, pour aller au chevet de la mourante. Combien de pénibles pensées l'envahissaient, elle avait laissé derrière elle un fils au désespoir, pour se rendre près d'une femme qui toute sa vie lui avait été dévouée, et que la mort allait bientôt glacer. Le passé de la marquise se déroulait devant ses yeux ; elle revoyait ses heures écoulées près de celui qu'elle avait tant aimé ; puis les heures de la séparation, les heures de l'épreuve, le moment si cruel où Marie avait reçu son enfant premier né. Oh ! que d'horribles souffrances lui faisaient aujourd'hui éprouver cette maternité. Cette femme aimante, à l'âme si impressionnable, ressentait doublement le chagrin de ses enfants, elle aurait voulu mourir pour pouvoir leur rendre le bonheur. Hélas ! elle était impuissante ; tout son amour ne pouvait rien, sans cesse elle aurait devant les yeux le malheur qu'elle avait fait !

Ainsi, le cœur déchiré, elle entra dans l'humble maisonnette de Marie et vint tomber en pleurant aux pieds de celle-ci qui reposait dans un fauteuil.

En voyant entrer sa tante, Louise se retira discrètement dans la pièce voisine. Elle savait que la malade avait une confidence à faire et ne voulait pas gêner par sa présence. Marie prit les mains de sa sœur de lait, les porta à ses lèvres.

—Ne pleurez pas, dit-elle, la mort ne me fait pas peur."

—Oh ! Marie, c'est moi qui voudrais mourir à ta place, répondit la marquise, à travers ses sanglots, car la vie est pour moi un horrible fardeau, que je ne me sens plus la force de supporter ; toi qui de tout temps a reçu mes confidences, écoute le terrible malheur qui me frappe : mes deux enfants, ignorant qu'ils sont frère et sœur, s'aiment d'amour !

Marie tressaillit, un soupir de soulagement souleva sa poitrine, et, tout-à-coup serrant la marquise dans ses bras : " Ah ! ne pleurez plus, dit-elle ; mais pardonnez-moi ma faute, puisqu'aujourd'hui elle ramènera le calme dans votre âme. Louise n'est pas votre enfant, Louise est ma fille, rappelez-vous la ressemblance de ces deux petits êtres lorsqu'elles naquirent, mon enfant et le vôtre semblaient être jumelles, votre malheur m'avait tellement affectée que durant ma grossesse je n'avais qu'une pensée, la vôtre ; mon enfant en venant au monde fut votre image vivante, cette ressemblance qui me flattait m'aida plus tard à la faire passer pour votre fille. Je vous écrivis un jour que mon enfant n'était plus, c'était votre pauvre petite que le croup avait su-

bitement enlevée. Vous me crûtes, ma fille devint la vôtre, vous l'avez élevée comme telle, vous l'avez aimée, aujourd'hui elle est une femme accomplie. Me pardonnez-vous de vous avoir trompée, d'avoir désiré pour mon enfant une position meilleure que celle que je pouvais lui donner ? "

Madame de Montreuil la regardait avec stupeur, sans trop savoir si elle nerêvait pas. Tout ce qu'elle venait d'entendre était si imprévu. Enfin elle prononça ces mots : " Marie, ce que vous venez de me dire est-il bien vrai ?

—Madame, bientôt je paraîtrai devant Dieu; ce n'est pas le moment de tromper.

—Oh ! alors mon fils peut donc encore être heureux, il peut aimer Louise. Ainsi elle deviendra ma véritable fille. Elevant ses mains jointes vers le ciel : Oh ! mon Dieu, dit-elle, je vous remercie, vous m'avez pardonnée !

Marie pleurait de joie ; elle allait mourir, mais mourir contente ; sa fille épouserait le fils de celle qu'elle avait toujours tant aimée ; c'était pour elle trop de bonheur, elle sentit qu'elle ne pourrait pas en jouir longtemps et pria Madame de Montreuil de rappeler Louise. La marquise obéit. Prenant la jeune fille par la main : " Viens, mon enfant, dit-elles, viens dire adieu à celle qui t'a donné le jour, Marie est ta mère ! "

" Ma mère, fit la jeune fille, ah ! voilà donc pourquoi j'ai toujours eu pour elle tant d'amour. Elle cacha sa tête dans lesein de la mourante.

" Ma fille chérie, dit Marie, Dieu a exaucé mes prières, je meurs contente, madame la marquise veut que tu deviennes son enfant."

Elle ne put achever, les paroles expirèrent sur ses lèvres avec son dernier soupir. Un pâle rayon

de lune vint en ce moment éclairer la chambre demeurée jusqu'alors dans une demi-obscurité, le visage de la morte apparut calme et souriant aux deux femmes qui pleuraient à son chevet.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Etendu sur un lit de douleur, Hector gisait dans le délire ; une inflammation cérébrale s'était déclarée chez le jeune homme et l'avait conduit aux portes du tombeau. La blessure qu'il avait reçue en tombant n'était pas grave, mais la perte du sang avait considérablement affaibli ses forces ; pendant plusieurs jours on perdit toute espérance de le sauver.

Qu'on juge du désespoir de la marquise. C'était elle qui l'avait tué ! ce que tout le monde avait reconnu être un accident, elle se disait : Cela n'est pas, Hector a voulu se suicider, c'est moi qui ai armé sa main ; je suis la meurtrière de mon fils ! Chaque seconde était une éternité, la pauvre femme faisait encore plus pitié que le mourant.

Ce fut en ces jours d'affliction que chacun put apprécier les riches qualités de Louise, elle était l'ange consolateur de Madame de Montreuil, la garde malade du marquis, ne laissant jamais échapper une plainte ni une parole de ses lèvres qui put révéler tout ce qu'elle souffrait ; elle voyait disputer à la mort celui qui était plus que sa vie ; combien de courage il lui fallait pour paraître calme lorsque son âme agonisait. Si parfois Hector semblait recouvrer sa lucidité pendant quelques instants, il regardait la jeune fille avec tendresse, puis soudain son regard changeait d'expression, ses yeux redevenaient hagards, il la repoussait avec violence et le dé-

lire le reprenait plus fort. " Non, disait-il, je ne veux plus la voir, enlevez-la de devant moi, sa vue me fait mourir."

On conçoit ce qui se passait alors chez la pauvre Louise.

Madame de Montreuil seule comprenant ce que son fils voulait dire, s'était souvent penché sur le jeune homme pour lui murmurer à l'oreille qu'il se trompait, que Louise n'était pas sa sœur ; mais il repoussait sa mère. Souvent il fallait l'aide des domestiques pour parvenir à le calmer, à le faire demeurer dans son lit.

Le médecin déclara que le jeune homme avait sans doute éprouvé un violent chagrin dont le souvenir le hantait et que si dans les rares moment de lucidité qu'il avait on ne parvenait pas à le faire pleurer, il serait impossible pour lui de répondre de la guérison. Peut-être, dit-il, recouvrera-t-il la santé, mais son esprit sera perdu pour toujours.

C'était une guérison pire que la mort.

Le temps s'écoulait ainsi dans cette horrible anxiété sans apporter aucun changement. Un jour que Louise était assise au chevet du malade, qu'elle avait veillé une semaine entière, sans avoir fermé l'œil, elle sentit ses forces l'abandonner ; brisée par le chagrin et le besoin de sommeil, elle crut qu'elle allait mourir. " Mon Dieu, dit-elle, en prenant un petit crucifix dans ses mains, que votre volonté soit faite, retirez-moi de ce monde si vous le voulez, mais rendez-lui la santé. Puis ses paupières se fermèrent, épuisée elle tomba dans un sommeil de plomb.

Un grand changement s'était opéré chez la jeune fille depuis un mois ; les événements cruels

qui s'étaient succédé avaient considérablement amaigri, altéré ses traits ; les jolies couleurs roses naguère rendant ses joues si fraîches avaient complètement disparu, pour faire place à une pâleur marmoréenne ; il y avait sur toute sa figure un air de souffrance, d'épuisement, qui faisait peine à voir. En l'apercevant ainsi dans ce grand fauteuil, toute vêtue de blanc, les deux mains jointes sur sa poitrine serrant le crucifix, on l'eut cru morte. Tout aussi dans l'appartement prêtait à l'illusion, les bouquets de fleurs naturelles reposant sur le bureau, les rayons du soleil pénétrant à demi dans la chambre, à travers les épais rideaux de damas, venant se jouer à ses pieds augmentant encore la pâleur transparente de son visage. En cet instant le marquis qui reposait depuis près d'une heure ouvrit les yeux ; le délire semblait l'avoir quitté, ses regards demeurèrent longtemps fixés dans le vide. Il avait en ce moment un vague souvenir de ce qui s'était passé durant sa maladie, le dévouement de Louise, sa patience, sa tendresse à le soigner ; il se sentait ému d'être l'objet d'un attachement aussi grand, aussi tendre, cette femme aux sentiments si délicats, à l'âme si poétique lui avait prouvé combien il lui était cher. Ah ! qu'il était heureux. Le souvenir de la terrible confidence de sa mère l'avait quitté ; il jouissait à cette heure d'une joie parfaite. Soudain, il chercha du regard celle qui lui faisait éprouver tant de bonheur ; il l'aperçut près de lui, livide, les traits altérés, pâle, étendue dans ce grand fauteuil. Un cri s'échappa de sa poitrine. Se soulevant, il saisit les mains de la jeune fille, les porta à ses lèvres en l'appelant des noms les plus

tendres ; lui demandant si elle était malade, mais Louise ne répondait pas, l'accablement qui s'était emparé de son être l'avait rendue parfaitement insensible à tout. Une terreur subite s'empara du jeune homme.

—Morte, s'écria-t-il, elle est morte !

Il se laissa retomber sur son lit, épuisé, brisé par une douleur immense ; des sanglots convulsifs soulevèrent sa poitrine, il pleura avec amertume.

—Morte ! répétait-il, elle est morte, pourquoi ne suis-je pas mort aussi ? "

Au même moment la marquise entra, aperçut son fils ainsi sanglotant, le visage enfoui dans ses oreillers. Etait-il vrai ? Il pleurait, donc il était sauvé. La pauvre femme ne put retenir un cri de joie.

—Hector, mon enfant adoré, dit-elle en se penchant sur lui, regarde-moi, tu me reconnais, n'est-ce pas, puisque tu as pleuré, tu es sauvé maintenant, oh ! mon cher enfant, que d'angoisses nous avons éprouvées à ton endroit ; mais Dieu soit béni, tu nous es rendu."

—Louise, dit-il, elle n'est plus.

La marquise crut qu'il faisait allusion à la confidence qu'elle lui avait faite, qu'il voulait dire : Louise n'est plus pour moi qu'une sœur, il m'est défendu de l'aimer: et que c'était là le sujet de ses larmes.

—Rassure-toi, dit-elle en pressant la tête de son fils sur son sein. Louise n'est pas ta sœur, tu peux lui faire partager ta tendresse, elle est l'enfant de Marie, ma fille est morte lorsqu'elle était encore au berceau."

Et la marquise raconta tout ce que la nourrice

lui avait appris. Le jeune homme l'écoutait ; il lui semblait sortir d'un rêve pénible, le souvenir lui revenait, les souffrances terribles qu'il avait éprouvées avant sa maladie, son désespoir à la pensée d'avoir perdu Louise, puis aujourd'hui sa mère lui disait que tout cela n'était qu'une erreur. Il pouvait aimer la jeune fille, mais elle n'était plus.

—Ma mère, fit-il, pourquoi me ditès-vous tout cela puisque Louise est morte."

" Morte, répéta la marquise. Hector, tu te trompes, Louise est brisée de fatigue, elle n'est qu'endormie, la pauvre enfant n'a pas fermé l'œil de la semaine, voilà pourquoi elle ne s'est pas éveillée.

S'approchant de sa nièce, elle mit la main sur son cœur.

" Il bat, dit-elle, chère petite, elle vivra pour te rendre heureux, Hector, pour te faire oublier tout ce que ma faute t'a fait souffrir.

Prenant la main de Louise, elle la plaça dans celle de son fils, afin de le convaincre de ce qu'elle lui disait.

" Elle n'est pas froide, cette main, mon enfant, elle n'est qu'amaigrie par la souffrance."

Le marquis, à ce contact, si doux, sentit qu'il s'était trompé et l'émotion de la joie eut sur lui le même effet que celle de la douleur, il pleura avec un abandon bien grand.

La marquise, émue, ne chercha pas à sécher ses larmes, c'était sa guérison.

Plusieurs heures s'écoulèrent avant que Louise ne rouvrit les yeux. On l'avait transportée dans sa chambre et déposée sur un petit lit tendu de rideaux blancs ; le grand fauteuil dans lequel elle

avait veillé toute la nuit auprès du marquis, avait aussi été transporté dans son appartement. Le jeune homme avait voulu s'y installer afin de voir s'éveiller celle qu'un instant il avait cru endormie pour toujours. Sa mère ne s'était pas opposée à ses désirs, elle se sentait si heureuse de voir que la raison était rendue à son fils, qu'elle n'aurait pu lui refuser aucune de ses demandes, même les plus extravagantes.

Hector sortait des portes du tombeau, son apparence était celle d'un mourant ; mais la joie lui donnait une force toute nouvelle. Il ne se sentit aucune faiblesse à se tenir assis plusieurs heures dans le grand fauteuil, épiant avec une impatience fébrile le réveil de la jeune fille.

Sa mère lui demandait souvent : " Hector, n'y a-t-il pas de l'imprudence à demeurer si longtemps sans te reposer."

—Non, je ne sens aucune fatigue depuis que je sais que Louise n'est pas ma sœur, ma mère, il n'y a plus aucun obstacle, n'est-ce pas ? Je pourrai bientôt la nommer ma femme, vous ne vous opposerez plus à notre union ? "

—Que par ton mariage elle devienne véritablement ma fille, Hector, c'est mon vœu le plus cher. cher."

Un rayon de soleil couchant vint en ce moment illuminer la chambre. Louise tressaillit et rouvrit les yeux. En apercevant Hector et sa mère près d'elle, ses regards témoignèrent l'étonnement. Que s'était-il passé ? La marquise ne lui laissa pas le temps d'exprimer sa pensée, elle alla audevant de ses questions.

" Ma chère petite Louise, dit-elle, réjouis-toi avec moi de la guérison de notre pauvre malade,

Hector n'est plus en danger, il a pleuré en te regardant, en voyant tout ce que tu avais éprouvé d'angoisse, d'inquiétude à son endroit ; ma Louise bien-aimée, c'est toi qui as sauvé mon fils, c'est de toi aussi qu'il attend désormais tout son bonheur !

---

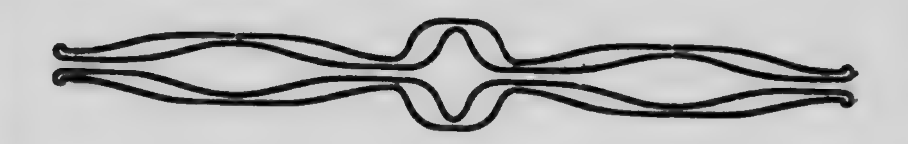
L'heure aimable du jour s'enfuyait ; la nuit n'était pas encore venue, un demi crépuscule seulement envahissait l'océan Atlantique, dont ce soir-là le calme majestueux offrait aux regards du matelot l'aspect du repos, l'oubli des tempêtes. Assise sur le devant du navire, une jeune personne belle comme un rêve, mignonne comme un amour, tenait les mains d.un grand et fort cavalier, penché tendrement vers elle. Il lui murmurait tout bas : " Ma petite femme chérie, combien je t'aime ! " Et le ciel encore bleu, et les étoiles commençant à scintiller dans l'incommensurable voûte, semblaient répéter, avec le jeune homme, à l'immensité des mers : Combien je t'aime !

FIN.





# UN HOMME D'HONNEUR



# UN HOMME D'HONNEUR

---

Paul Bienville venait de plaider avec succès ; mais lorsque ses amis s'étaient avancés pour le féliciter, brusquement il les avait repoussés.

— Vous êtes des imbéciles, leur avait-il dit, et moi un butor.

Puis, sans toucher à une seule de ces dix mains tendues vers lui pour serrer la sienne, il traversa, d'un pas nerveux, le long corridor précédant la cour de justice, où il venait de faire entendre son premier plaidoyer : laissant interdit ce groupe de jeunes gens, confrères d'étude, qui s'étaient réunis pour lui exprimer leur satisfaction de ses brillants débuts au barreau.

Sans leur jeter un second regard il quitta, dans une surexcitation fiévreuse, le palais de justice, où une phrase prononcée par un adolescent d'une quinzaine d'années, avec un accent d'indicible angoisse, venait de lui faire entrevoir l'injustice de la cause qu'il avait gagnée.

Cette phrase bourdonnait à son oreille comme le son d'une cloche funèbre. Il avait dit, cet enfant :

— Ah ! ma pauvre mère malade, que va-t-elle devenir ? Comment peut-on nommer justice une loi qui en décide ainsi ?

Et pâle d'émotion, lui aussi avait quitté cette salle, où un arrêt fatal pour sa famille venait d'être prononcé.

Paul Bienville le suivait de loin en répétant par moment :

— Butor, je suis un butor. J'aurais dû me méfier de Martineau et ne pas accepter cette affaire ; certaines remarques entendues aujourd'hui me font croire qu-il n'est pas aussi innocent qu'il le prétend. Mais j'en aurai le cœur net.

Si le respect humain n'eut retenu l'avocat, dans un élan de générosité qui était le fond de son caractère, il eut de suite rejoint le jeune homme et lui eut dit :

— Pardon, mon ami, pardon, je me suis trompé.

Mais cette chose qui nous domine trop souvent, l'amour propre, le retenait encore et dans son mécontentement, mécontentement de lui-même, mécontentement des autres, il laissa disparaître dans le lointain l'enfant au visage pâle, illuminé de deux grands yeux noirs, exprimant si bien, dans ce front déjà soucieux, combien la vie pour lui agissait en marâtre.

De mauvaise humeur, Paul atteignit son logis, pénétra dans une pièce où un pêle-mêle d'objets de luxe, de bouquins d'étude, se retrouvait dans tous les coins. Se laissant tomber dans un confortable fauteuil, sa main rencontra par hasard

le Code de lois civiles, qui reposait sur une table voisine ; un éclair de colère jaillit de ses yeux bleus, d'expression si pacifique d'ordinaire.

— Ah ! le code, le code, dit-il, oui, j'étais en règle avec lui ; mais que le diable emporte le code.

Saisissant le livre, il le lança avec violence à l'autre extrémité de la chambre.

Le malheureux volume tournoya dans l'air et dans sa course vertigineuse atteignit au menton une Vénus de Milo, qui surprise de cette brusque caresse, trembla d'émotion sur sa base, prit un plongeon dans le vide et s'affaissa avec fracas sur le parquet, après avoir, sur son passage, écorché le nez d'un toutou. L'animal, poussant un cri de douleur, vint en se serrant la queue entre les deux jambes, demander raison à son maître de cette brutalité, à laquelle son titre de chien favori ne l'avait pas encore habitué.

— Ah ! mon pauvre Jupiter, dit Paul, en le flattant sur la tête, ce n'est pas à toi que j'en voulais, mais aux hommes, qui, comme l'a écrit Guy de Maupassant, sont bien plus féroces que les plus féroces animaux. Toi, mon chien fidèle, je n'ai rien à te reprocher, tu as toujours été mon ami, franc, loyal, sans hypocrisie, tu ne me feras jamais commettre une injustice, et je suis à me demander si tu n'as pas une âme plus noble que la nôtre, nous qui prétendons être la perfection des créations de Dieu. Nous nous octroyons des droits que vous autres, pauvres animaux, n'oseriez jamais vous donner ; nous, nous nommons justice le pouvoir d'enlever au faible la part qui lui revient, parce que la raison du plus fort est toujours la meilleure. On a avec le ciel des accom-

modements, on accepte pour un vil métal de faire triompher son client, lors même que ce client est un scélérat, et la conscience est en règle. Notre barbarie va plus loin, on égorge son frère sur le champ de bataille, pour une raison puérile, l'univers entier célèbre nos gloires ; l'on ne voit rien là d'inhumain, de féroce et l'on exalte bien haut le Dieu des armées. Y a-t-il un tel Dieu ? N'est-il pas né plutôt dans le cerveau en feu des nations ! Viendra-t-il un temps où, enfin assagi, l'homme comprenant toute sa cruauté, regardera avec raison comme un duel national la guerre, véritable homicide, tranchant les vies par milliers, tandis que le duel condamné de nos jours, n'atteint que deux victimes ? Si dans les siècles futurs on flétrit nos guerres meurtrières comme un manque de civilisation, alors seulement le fils d'Adam aura le droit de se trouver supérieur à toi, mon brave Jupiter. Ah ! tu me regardes, tu me comprends. Je suis sûr qu'il y a une infinité de théories beaucoup plus sages que les nôtres dans ta fine tête de chien. D'où viens-tu ? As-tu évolué du protoplasme, substance si minime dont le perfectionnement ascentionnel a produit ton être, à l'instinct plus parfait, plus sensible que celui du roi de la nature ; car tu retrouves, toi, à la piste, celui que tu cherches, tandis que nous, avec toute notre science, nous poursuivons vainement celui qui nous échappe. Ton flair est le fil d'Ariane te faisant parcourir le labyrinthe, te conduisant au but ; tu arrives où l'homme échoue. Oui, tu dois avoir une âme. Peut-être as-tu vécu jadis dans une de ces innombrables planètes, perdues depuis longtemps dans la voûte étoilée, où tu as appris une infinité de choses fort intéressantes. Si

tu pouvais seulement me faire comprendre tout ce que tu sais ! Que se passe-t-il dans ces mondes que nous ignorons ? Devons-nous un jour les connaître ? D'où venons-nous ? Qu'est-ce donc que notre existence ? Le passage de la vie à la mort doit-il assimiler l'essence intellectuelle de notre être, à l'oxygène concentré en vapeurs nuageuses qui nous entoure ? cette substance étherée, que l'on nomme âme, qui nous fait sentir, souffrir, mouvoir, agir, s'en retourne-t-elle dans les soupirs de l'air pour s'infiltrer de nouveau dans une enveloppe supérieure et par une dernière évolution arriver à la béatitude éternelle qui est sa fin dernière ?

Paul devint rêveur.

Ce jeune homme d'une haute moralité, droit, sincère dans ses amitiés, au caractère aimable, au cœur généreux, enthousiaste, à l'intelligence cultivée par une érudition profonde, se plongeait souvent dans des méditations sérieuses où son penchant vers l'agnosticisme complet l'entraînait. Bien des fois en suivant la marche ondulée des nuages se peletonnant à l'horizon il s'était dit :

— Où allez-vous, flocons vaporeux ? là-bas, là-bas, au-dessus de Mars, de Saturne, d'Uranus, plus haut que les milliers d'imperceptibles étoiles que la science humaine n'a pas encore découvertes, y a-t-il un au-delà ?

Né d'une mère très pieuse, d'un père libre-penseur, Paul tenait de la première ce respect profond des choses religieuses, cette admiration de la piété vraie qui fait accomplir de si belles actions. Du second il avait hérité de ce doute cruel où tant de philosophes, tant de célébrités, tant d'é-

rudits se sont débattus, cherchant à approfondir le grand mystère de l'existence.

Paul Bienville ne croyait pas tout en se disant : Heureux celui qui croit.

Au moment de choisir une carrière ses goûts l'entraînaient vers les lettres ; mais son père, magistrat renommé, désirait qu'il embrassât la profession qu'il avait exercée. Sans beaucoup d'aptitudes pour les débats de Thémis, le jeune homme acquiesça aux désirs paternels et passa de brillants examens.

Le jour où il recevait ses diplômes, une quinzaine d'amis lui offraient un banquet, au milieu de cette fête un des convives lui dit :

— Bienville, voulez-vous plaider pour moi ? Si vous prenez ma cause, je suis sûr du succès. On m'accuse injustement d'avoir mal administré un petit héritage, appartenant à madame Daulac, que j'avais confié au financier Dubois. Cet individu, n'ayant pu faire face à ses engagements, a pris le large. Aujourd'hui l'on me poursuit pour le remboursement de la somme que la fatalité seule m'a fait perdre. Vous savez, on fait pour le mieux en ce bas monde et toujours il se trouve des mécontents.

Celui qui parlait ainsi était un petit homme maigre, sec, à la figure hirsute, sur la physionomie duquel régnait une expression d'amertume, traduite par son regard et son sourire acidulés. Ce notaire, parti du bas peuple, s'était juré de devenir riche, son ambition s'était réalisée. A peine âgé de trente-cinq ans, il se trouvait à la tête d'une jolie fortune. A quoi attribuer ce succès ? à la chance, à la ruse ? on l'ignorait. Ce tabellion, d'une sobriété de paroles excessive,

n'initiait personne à ses affaires ; il prospérait, le monde n'en demandait pas davantage, le favori du sort a toujours raison, qu'importe les moyens, pourvu que l'on arrive au but ! Le métal précieux est si brillant qu'il prosterne à genoux devant lui tous ces adorateurs du veau d'or, secte d'idolâtres si nombreuses que le christianisme n'a pu encore enrayer de la terre. Donc, Martineau comptait bien des amis, ou plutôt beaucoup de connaissances. On l'entourait, non pas qu'il payât souvent de sa bourse, mais cette bourse il la possédait et l'on recherchait sa société dans l'espérance qu'un jour elle se délierait en faveur des attentifs.

Avez-vous parfois remarqué dans le monde de ces individus que l'on retrouve à toutes les réceptions, à tous les dîners, à toutes les fêtes ? Ils sont sur tous les programmes, et si un jour un être intelligent ose dire :

—Mais pourquoi cet éternel M. X. ? Il ne rend, ce me semble, aucune politesse, cependant il prime partout. Quel prestige possède-t-il donc ?

Ah !! comme on le trouve naïf ce monsieur ! Faire une semblable question ! Les fashionables lui tournent le dos sans répondre, les dames à la mode, les belles du jour haussent les épaules avec un imperceptible sourire, qui signifie :

— Comme vous êtes jeune ! Ne savez-vous pas que ce monsieur c'est l'espérance de toutè notre société ? Ne vous mettez pas sur son passage, car ce sera vous que l'on mettra de côté.

Le monsieur intelligent, convaincu de la bêtise humaine, se retire souvent de lui-même de ces cercles mondains, afin de pouvoir, plus tard, rire à son aise de bien des mécomptes, que parfois le

temps apporte à ces admirateurs dont l'engouement n'est fondé que sur la cupidité.

— J'accepte votre cause, avait répondu Paul Bienville, sans enthousiasme, mais croyant néanmoins à la bonne foi de Martineau.

Tout se passa comme ce dernier l'avait espéré ; aucunes preuves ne purent être apportées à l'appui de la réclamation de la demanderesse. Dubois ayant passé les lignes, rien ne prouvait que les transactions entre lui et Martineau n'eussent été parfaitement en règle. On donna gain de cause au notaire, quoique cette décision mît trois personnes sur le pavé.

En entendant l'exclamation douloureuse échappée des lèvres du jeune Marcel Daulac, Paul avait regretté d'avoir fait triompher son client ; un sentiment de tristesse s'empara de lui, soudain il eut voulu être capable de changer la décision du juge. Il se demandait s'il n'avait pas été trop prompt en acceptant cette cause, si, malgré les apparences, Martineau n'était pas un coquin. Il résolut de faire de nouvelles recherches, de réparer ses torts, si involontairement il en avait eu.

Il sonna. Son valet parut aussitôt sur le seuil de la chambre.

— Jasmin, préparez ma malle. Je pars ce soir pour New-York, je vous amène avec moi.

— Pour longtemps, monsieur ?

— Je ne sais. Tout dépend du succès de mon entreprise. Vous êtes un garçon intelligent, vous me serez utile là-bas. Il s'agit d'une affaire ténébreuse qu'il faut à tout prix débrouiller. A partir de ce jour je double vos gages.

---

Six heures étaient passées. Une bouffée parfu-

mée était lancée dans l'espace, avec la rapidité des sylphes, l'air sur ses ailes, la transportait jusqujà la fenêtre du second étage d'une jolie maison blanche, où, accoudée tristement sur la croisée, une jeune femme demeurait pensive. Elle tressaillit soudain, un tremblement nerveux agita tout son être. Cachant sa tête dans ses deux mains elle fondit en larmes.

Le fumeur, inconscient de l'émotion que venait de causer l'odeur de son Londrès, s'éloigna à pas lents, ne tardant pas à disparaître au milieu de la foule d'allants et de venants. Au bas de la fenêtre une troupe de joyeux Italiens le remplacèrent, des enfants se groupèrent autour d'eux pour entendre la musique, les sons de la harpe, de la flûte, du violon montèrent aussi jusqu'à la femme en pleurs, accompagnés des cris, des rires des bambins. En bas c'était la joie bruyante, franche, le bonheur inconscient de vivre, en haut le désespoir d'un cœur brisé.

Madame Daulac, depuis le matin de la terrible nouvelle de sa ruine, s'était montrée calme d'apparence, afin de ne pas [illegible] ses deux enfants ; mais à cet instant cruel où, accablée de son malheur, l'odeur de ce cigare la reportait aux moments heureux où elle avait encore son mari pour la protéger, elle sentit le découragement l'envahir, sans forces elle s'abandonna à son désespoir. Des sanglots convulsifs secouèrent ce corps nerveux, flexible, au fond de son âme se chantait le miserere de toutes ses joies, de toutes ses espérances.

Déjà brisée par la fin prématurée du père de ses enfants, la jeune femme s'était cependant rattachée à la vie afin de se consacrer toute entière à

ces deux êtres qui lui venaient de lui. En un jour elle avait vu se déchirer le manteau de félicité dans lequel on l'avait tendrement enveloppée ; ce manteau, qu-elle avait cru si durable, s'était soudain éparpillé en lambeaux telles que ces étoffes perforées dont on ignore avant de les secouer la destruction complète. Elle était restée seule dans un monde égoïste, avec un très mince revenu, juste assez pour ne pas souffrir de la misère.

Possédant ces qualités essentielles de la femme d'intérieur faisant beaucoup de presque rien, elle était parvenue jusqu'alors à procurer à ses enfants le bien-être, même l'auparence du luxe auquel ils étaient habitués du vivant de leur père. Avec ses doigts de fée, ses goûts d'artiste, elle savait toujours les parer de manière à ce qu'ils fussent les plus élégants partout où ils se trouuaient. Il en était de même de sa demeure où tout était utilisé, placé avec art ; on sentait en entrant que la maîtresse de céans procédant à l'arrangement de cet intérieur, n'avait qu'un but, le bonheur de ceux qu'elle chérissait. Son esprit était sans cesse occupé de ce qui pouvait leur plaire, leur causer le plus de satisfaction. Dieu l'avait bénie dans ses enfants, en lui donnant un fils et une fille au cœur généreux, la comprenant et l'aimant comme elle le méritait.

Ce jour-là ils avaient bien souffert aussi, ces paupres orphelins ; mais, comme leur mère, ils avaient caché leur douleur, afin de ne pas augmenter la sienne. Le soir, lorsque, contre son habitude, elle s'était éloignée d'eux pour pleurer à l'écart, ils avaient respecté sa solitude, l'attendant avant de se retirer pour se mettre au lit ;

mais n'osant aller la retrouver, ni même l'appeler.

Les heures s'étaient succédé sans qu'elle revint, les deux enfants, après s'être longtemps entretenus des moyens à prendre afin d'aider le plus possible leur mère, avaient fini par s'endormir. Gabrielle, la tête appuyée sur les genoux de son frère, le visage à demi caché par les boucles soyeuses de sa chevelure blonde, reposait dans un abandon charmant, gracieux ; on sentait en la regardant ainsi, que l'enfant, dans son sommeil, avait oublié les soucis de la vie ; mais sur les traits de Marcel se lisait encore l'anxiété qui l'avait agité tout le jour. Il revoyait en rêve les débats de la cour, il entendait, de nouveau, l'arrêt fatal les dépouillant ; un pli profond se creusait sur son front, tandis que son bras, entourant la taille de sa jeune sœur, s'agitait d'un tremblement nerveux et sa main l'attirait plus près de lui, comme s'il voulait la protéger.

Au-dessus d'eux, dans un grand cadre, se penchait à la muraille, représenté de grandeur naturelle,un homme dans la trentaine,au visage grave et doux. C'était le père. On eut dit, en les apercevant ainsi tous les trois, que le dormeur du sommeil éternel était le veilleur, tandis que les deux autres reposaient ; les pâles rayons de la lune éclairant seuls la chambre où la nuit était entrée, donnaient au mort l'illusion de la vie, cette pièce semblait à cette heure réunir trois êtres bien vivants. Lorsque Madame Daulac, après avoir longtemps pleuré, y pénétra, que ses regards angoissés tombèrent sur le père et les enfants, sans pouvoir avancer, elle revécut dans un instant les ans de son bonheur, puis, revenant à

l'heure présente, où seule maintenant pour protéger ses deux enfants, elle voyait se dresser devant elle le fantôme de la misère, avec cet instinct d'altruisme qu'elle possédait à un si haut degré, elle se sentit faiblir, à la pensée des privations qu'ils auraient à souffrir, et succombant sous le poids de sa douleur, elle vint rouler sans sentiment aux pieds de ceux qu'elle aimait.

---

Teuf, teuf, teuf, teuf, hiche... hiche...e...e, hiche... ish... On arrive. Les voyageurs attendent à la gare avec impatience. Le convoi s'arrête. Un seul passager descend. Les touristes montent en foule dans les wagons, puis la locomotive mugit, s'agite de nouveau pour reprendre sa course vertigineuse, tandis que les voix se perdent dans la distance.

—N'oubliez pas.

—Vous verrez le député.

—Que la bonne fasse attention.

—Qu'il signe, après nous verrons.

—Bonjour, maman.

—Je serai là demain.

Et le vent emporte avec la poussière le bruit des rails, se répétant dans le lointain, interrompant seul le morne calme de cette nature accablée par une chaleur torride. Toute la végétation a une apparence de fatigue, d'épuisement ; les fleurs, jeunes encore, ont le ride de la vieillesse, tant l'atmosphère est oppressante. Les rares passants qui osent affronter les ardeurs de ce soleil de juillet, semblent avoir des visages de cire, où les gouttes de sueur donnent l'illusion de la matière fondante. On a beau s'essuyer de son mieux avec son mouchoir, on est toujours destiné à res-

sembler à ces poupées dégénérées ayant perdu leur primitive beauté ; l'épiderme, malgré tous les efforts, demeure d'un luisant obstiné. Ce n'est vraiment pas le jour pour les belles,les coquettes, de faire des conquêtes, tous les cosmétiques, blancs, roses, rouges, noirs, sont impuissants à les rendre jolies, car ils se mêlent impitoyablement, sans égards aux peines, aux soins, pris pour donner l'illusion du printemps, lorsque depuis longtemps l'été est passé. Donc ce n'est pas le jour d'être au dehors. Les femmes l'ont bien compris, pas une n'est sur la route.

Seul l'étranger qui a quitté le wagon parcourt d'un pas lent le sentier conduisant de la gare à l'hôtel du village ; en quelques minutes il a franchi la distance, pénètre dans la salle d'entrée où plusieurs buveurs sont attablés.

Un gros homme, au teint d'éponge mouillée, à la tenue négligée, au visage rude, mais à la physionomie franche, honnête, absorbe en ce moment l'attention des consommateurs ; debout près du comptoir, il parle avec animation, les signes de tête approbateurs de ceux qui l'écoutent attestent que tous partagent son opinion.

— Je m'en étais toujours douté, disait-il, c'était un fieffé coquin, qui avait, par ses rouèries, entortillé une infinité de veuves, d'orphelins. Enfin il a été arrêté à New-York. On lui a promis l'indulgence de la cour s'il avouait ses complices. Figurez-vous que ce Dubois avait des agents dans toutes les villes de la province, Martineau était de ce nombre, il avait déjà reçu une grande partie des bénéfices de la société, aux dépens de ses clients qu'il conduisait à son associé sous prétexte de placer avantageusement leurs biens. A

un moment donné ce grand capitaliste disparaissait, emportant avec lui tout l'argent versé dans la caisse, l'on divisait ensuite. L'agent criait à tout venant qu'il avait été joué, qu'il était de bonne foi en confiant à Dubois les sommes placées chez lui, qu'on ne pouvait lui faire un crime de s'être trompé. Si les dupes s'avisaient de plaider, c'était pour perdre davantage, le filou ayant filé sans laisser de traces, aucune preuve suffisante ne pouvait être apportée contre le rusé renard qui le premier avait crié au voleur. Dubois s'établissait dans une autre partie du continent, puis, sous un nouveau nom, continuait ses opérations frauduleuses.

Vous rappelez-vous de la poursuite de Madame Daulac contre Martineau ? Il paraît que le jeune avocat qui plaidait pour ce dernier était un honnête homme, il a eu des remords d'avoir gagné cette cause, et s'était juré que si l'on avait surpris sa bonne foi il ferait remettre à la famille dépouillée ce qui lui appartenait.

— Ah ! ah ! ah ! Il n'y en a pas beaucoup de son espèce. C'est la première fois que nous entendons dire qu'un avocat regrette d'avoir gagné une cause, bonne ou mauvaise.

— Eh bien ! je vous le répète, c'est un honnête homme ce Paul Bienville. Il ne s'est donné aucune paix, aucun repos avant d'avoir mis le grappin sur les drôles qui s'étaient moqués de lui. Il s'était dit qu'une profession n'est noble, belle, que du moment où elle a pour but le triomphe du bon droit. Pour lui, gagner une cause injuste était une injustice. Aujourd'hui les journaux américains font un éloge mérité de sa conduitr désintéressée, car il n'a pas hésité à mettre tout

amour-propre de côté pour réparer son erreur involontaire. De suite, à New-York, on lui a offert une place élevée au barreau ; mais il a refusé ; son début l'a complètement dégoûté du métier d'avocat. Il a jeté le code au feu et revient s'établir à Montréal comme journaliste.

— C'est dommage qu'il n'ait pas accepté la situation offerte. Avec un tel homme l'intérêt du pauvre, du faible eut été intègrement défendu, le nombre des malheureux diminué.

— Que voulez-vous. Il faut qu'en ce monde le mal existe, que les honnêtes gens paient pour les coupables. Dickens, par ses écrits, a fait opérer de grandes réformes dans les lois en Angleterre ; espérons que chez nous aussi les écrivains, les journalistes, en s'élevant contre les abus que l'on tolère encore de nos jours, parviendront à les faire disparaître, et que la raison du plus fort ne triomphera pas toujours. En attendant, messieurs, emplissons nos verres, buvons à la santé de notre jeune compatriote, qui nous a fait honneur là-bas.

Des hourrahs retentirent, le vin coula à flots, le nom de Paul Bienville se répéta de bouche en bouche avec éloge, enthousiasme. Un éclair joyeux avait illuminé le regard de l'étranger, assis à l'écart, suivant silencieusement cette scène ; et lorsque les buveurs se furent retirés l'un après l'autre, qu-il ne resta plus dans la salle que le gros homme obèse et le médecin du village, Paul Bienville, car c'était lui, s'approcha de celui qui venait de faire son éloge et lui dit :

— Monsieur, vous venez de parler de la famille Daulac, pourriez-vous m'enseigner où cette famille demeure ? On m'a désigné ce village, mais

je ne sais, en vérité, de quel côté me diriger. Je suis porteur de nouvelles importantes pour Madame Daulac, vous êtes déjà, vous, monsieur, au courant de ce qui s'est passé, mais elle, la plus intéressée, ignore encore qu'un nouveau procès a été plaidé et gagné en sa faveur. Je veux être le premier à lui apprendre que ses biens vont lui être restitués.

— Je regrette, monsieur, de ne pouvoir vous obliger ; mais peut-être que le docteur Beaulieu, que voici, pourra vous renseigner mieux que moi.

Le médecin salua.

— Si vous êtes messager de bonnes nouvelles, je serai heureux de vous conduire près de ma patiente, madame Daulac, j'y vais présentement, vous monterez dans mon coupé. Ah ! monsieur, il est bien temps que l'on vienne à l'aide de cette famille. Il y a à peine un mois, tous les objets de valeur appartenant à Madame Daulac ont été vendus par autorité de justice. Jusqu'alors ayant eu son piano, elle recevait chez elle quelques élèves et parvenait ainsi à gagner, plus ou moins bien, l'existence de ses enfants, le jeune homme aidant du peu qu'il recevait chez le notaire. La petite fille, âgée de quatorze ans seulement, avait aussi voulu prendre une situation comme copiste, ce qui lui donnait, je crois, une couple de dollars par semaine. Au bout de quelque temps, l'enfant, peu habituée à un travail aussi assidu, tomba gravement malade. Ce fut un surcroît de dépenses, on n'épargna rien pour la sauver, mais les dettes montèrent, il s'en suivit ce qui arrive inévitablement dans un pays comme le nôtre. Les personnes honnêtes que la fatalité a fait tomber

dans le malheur, qui ne peuvent gagner leur vie à frotter les planchers, se voient, pour un retard de quelques jours dans le payement d'une somme banale, enlevé par la justice le seul moyen de subsister qui leur reste. On crie à l'honnêteté, on se pose en noble chevalier défenseur de la vertu, et si une honnête femme nous supplie de ne pas la mettre sur le pavé, on rit, on la regarde avec mépris, parce qu'elle est pauvre ; pas de merci pour elle, la loi est là ; mais, si par hasard c'est une drôlesse qui implore, c'est bien différent, celle-là a droit à des égards : c'est toujours la même comédie, le Tartuffe de Molière vivra éternellement. Moi qui vous parle, j'ai vu si souvent se dérouler de ces drames navrants. C'est au chevet d'une mourante que je l'apprends d'ordinaire, alors que la mort la réclame, la moribonde ose faire des confidences, elle raconte ses luttes, ses douleurs, ses angoisses, que dis-je, c'est toujours la même fin : si elle reste honnête, elle meurt de misère, et si, par notre barbarie, le dé. sespoir la fait tomber, elle meurt de honte. Mais partons. Cependant, monsieur, vous m'assurez que vous n'avez rien de fâcheux à apprendre à la famille Daulac à laquelle je m'intéresse. Un nouveau malheur tuerait ma patiente, tandis que, si l'on parvenait à rendre l'espérance à ce cœur brisé, on pourrait encore prolonger la vie de quelques années. Vous voyez que j'ai le droit d'exiger de la prudence.

— Monsieur, je suis Paul Bienville. Je veux annoncer moi-même à madame Daulac que ses biens vont lui être rendus et être le premier à lui apprendre qu'elle ne doit plus s'inquiéter. Puisque j'ai eu le malheur de gagner contre elle

une cause injuste, il me tarde de lui demander pardon de mes torts, involontaires, il est vrai, mais dont elle a eu tant à souffrir.

— Alors, mon jeune ami, partons de suite, dit le médecin en lui serrant la main, le rétablissement de Madame Daulac dépend de la promptitude que l'on apportera à la rassurer. En voiture, nous avons deux heures de distance avant d'atteindre la maison.

Paul monta dans le coupé du docteur. Ils roulèrent rapidement sur la grande route. Bienville était ému, les dernières paroles du docteur l'inquiétaient. Allait-il arriver trop tard, toutes les peines qu'il s'était données allaient-elles être infructueuses ? En proie à ces impressions pénibles il demeurait silencieux.

Le soir venait, sur le perron des maisons se groupaient des gens, heureux de pouvoir enfin respirèr une brise tardive, après avoir été enfermés tout le jour. C'était l'heure des confidences, des commérages, des potins du village, où les robustes commères saluaient leurs voisines, joyeuses de se rapporter entre elles toutes les nouvelles, de rire, de médire de leur prochain, de manquer un peu à la charité, tandis que les en. fants, à demi vêtus, barbouillés jusqu'aux oreilles, se roulaient sur l'herbe grise de poussière, pour se rafraîchir, eux, à leur manière. Au loin défilaient sans nombre les peupliers, les vastes champs fleuris débordant des moissons, les allées ombragées où l'on voyait parfois disparaître dans l'ombre deux amoureux fuyant la grande route encore ensoleillée. Des bouffées odorantes, des parfums de fleurs, de fougère montaient du sol s'engouffrant dans les poumons, faisant

éprouver une douce sensation de soulagement après l'accablement intense causé par la chaleur du jour qui s'éteignait : tout semblait respirer la joie, le bonheur de vivre. Paul se disait tristement :

— Mais, eux, sont-ils heureux ? Est-ce au chevet d'une mourante que me conduit ce docteur ?

Enfin, on fit halte devant une maisonnette basse dont les deux fenêtres et la porte d'entrée demeuraient grandes ouvertes. Il faisait si beau au dehors et en plongeant les regards dans cet extérieur, on eut dit qu'il pleuvait, tant le dénûment de la pièce avait quelque chose d'angoissant, le soleil semblait s'arrêter au seuil de la demeure : le charme de cette belle saison finissait aux dernières marches du perron.

Dans cette chambre sans tapis dont le mobilier se composait d'une simple table, d'un lit, de deux chaises, se trouvaient réunies trois personnes. Sur cette couche, une femme d'une maigreur diaphane, au teint cadavérique, reposait d'un sommeil nerveux, agité ; près d'elle une fillette de quatorze ans et un jeune homme de dix-sept causaient à voix basse en jetant de temps en temps des regards d'angoisse sur leur mère.

— Oh ! disait la petite fille en se serrant plus étroitement sur son frère, elle ne va pas mieux, j'ai peur, j'ai peur, Marcel, qu'elle ne meure.

Cachant sa tête sur l'épaule de l'adolescent elle étouffe ses sanglots ; lui, la soutenant, lui murmure bien bas :

— Ne pleure pas, je t'en prie, elle sera mieux demain. Le docteur nous l'a dit, si elle pouvait ne pas tant s'inquiéter elle reviendrait plus vite à la santé. Je lui dirai, lorsqu'elle s'éveillera, que

le notaire a augmenté mon salaire aujourd'hui, cette nouvelle lui fera du bien.

— Tu crois ?

Les grands yeux de la jeune fille l'interrogent. Lui baisse son regard. Il veut lui donner un espoir qu-il n'a pas ; mais, il le sent bien, cette vie de privations, d'angoisse, de misère, tue sa mère: c'est pour eux qu'elle s'effraie et elle mourra avant qu'il puisse parvenir à lui rendre le bien-être nécessaire pour ranimer les forces chez cet être brisé.

Au fond de son âme s'élève un sourd grondement de haine, de colère. Jusqu'alors il n'a pas compris la joie de la vengeance ; mais à cet instant d'amère souffrance un désir immense le saisit de punir ses oppresseurs. Il voudrait le voir là, cet avocat cruel. Il voudrait le frapper, le terrasser sous lui, lui crier : Rends-moi ma mère, ou je te tue sans merci. Il comprend à cette heure que les malheureux, exaspérés par la tyrannie des puissants, se portent à des excès de violence terrible, inévitable conséquence du martyr enduré par les faibles, que les sommités du pouvoir ont trop souvent regardé d'un œil indifférent. Quel avantage la société a-t-elle retiré de la vente de leur mobilier ? l'avocat seul en a bénéficié, celui qui avait droit de réclamer quelque chose n'a rien reçu, les frais montant bien au-delà de ce qu'a rapporté la criée de ces meubles, que l'on aimait tant, dont la présence adoucissait l'amertume de leur vie. Oui, c'est l'avocat, plus cruel, plus méchant que l'être sauvage, non civilisé, qui n'a eu égard à rien et avec un cynysme barbare a traîné sa mère aux portes du

tombeau en disant : Que m'importe, pourvu que je sois payé, moi.

O humanité ! pauvre humanité, tu te vantes d'être civilisée et chaque jour, comme Caïn, tu tues ton frère ! Le jeune homme serre les poings de rage, en jetant sur sa mère un regard de douleur, en tenant plus étroitement sur sa poitrine sa petite sœur en larmes,, qu'il sent trembler sur son sein. Pourquoi est-il impuissant à rendre à celles qui lui sont si chères la vie, le sourire ? Il n'a rien. Il regarde avec égarement cette chambre nue, où leurs vêtements, faute de meubles pour les contenir, demeurent appendus sur les portes. Le portrait de leur père, dont le riche encadrement contraste avec la pauvreté du lieu, orne seul la muraille. Celui-là on n'a pu l'enlever, c'était un des membres de la famille, il devait rester lui aussi, pour être témoin du désastre et rappeler par son luxe les jours meilleurs. Un coussin de satin peint a été aussi respecté, ouvrage de Madame Daulac, on ne pouvait le prendre, sans quoi ces deux objets, seuls vestiges de l'aisance d'autrefois, auraient aussi disparu.

Comme il était beau, cet adolescent, dans sa rage impuissante ; son regard sombre illuminant ses traits pâles, délicats, et les formes bien prises de sa noble stature formant un contraste charmant avec la gracilité de sa sœur, dont la blonde chevelure inondait son épaule. Ce fut à cet instant que le docteur et Paul pénétrèrent dans la pièce. Marcel en apercevant Bienville poussa un cri :

— Arrière ! s'écria-t-il en s'élançant vers lui, ne pénétrez pas plus avant. Il n'y a rien à prendre ici.

Son bras se leva pour s'abattre sur l'avocat. Le docteur retint son élan.

— Non, mon pauvre ami, ce n'est pas le malheur que j'amène avec moi. Calmez-vous. Ce jeune homme vous apporte la nouvelle de la fin de vos maux.

— Que dites-vous ? fit madame Daulac, que l'entrée des deux visiteurs avait éveillée.

— Madame, répondit le docteur, voici le médecin capable de vous guérir complètement. Monsieur Bienville, apprenez à ma patiente ce que vous avez fait pour elle.

— Peu de chose, madame. Comme vous j'avais été trompé. J'ai voulu réparer mon erreur en venant vous demander pardon, aujourd'hui, de tous les chagrins que je vous ai causés involontairement, vous dire que ceux qui vous avaient volés ont été confondus, les sommes que vous aviez versées chez Martineau vont vous être rendues avec intérêt.

La malade s'était soulevée sur son séant, l'émotion, la joie transfiguraient ses traits ; on eut dit qu'elle ne souffrait plus.

Gabrielle qui la contemplait saisit, dans un élan de reconnaissance, la main de Paul, la pressant dans la sienne.

— Oh ! monsieur, vous l'avez sauvée.

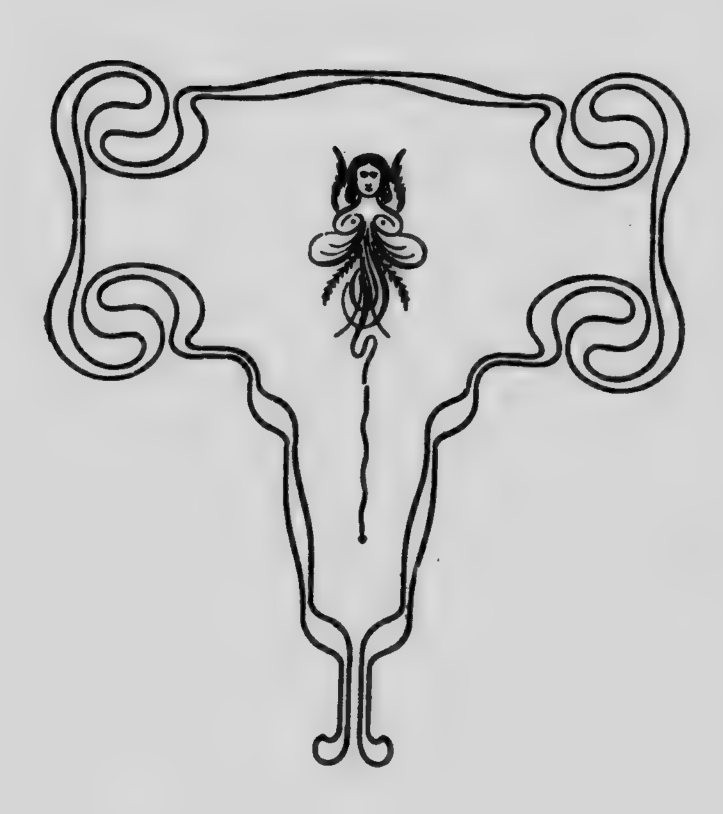
Tombant à genoux :

— Mon Dieu, je vous remercie, murmura-t-elle.

La chambre s'ensoleilla du dernier rayon de

l'astre qui disparaissait dans un nuage d'or. Soudain Paul Bienville, ce grand incroyant, sentit une force irrésistible l'entraîner à s'agenouiller à côté de cette jeune fille qui tenait sa main et il répéta avec elle :

— Mon Dieu, moi aussi je vous remercie.





# Poesies Canadiennes

de

## Michel Bibaud



# SATIRE CONTRE L'AVARICE



Heureux qui dans se vers sait, d'une voix tonnante,
Effrayer le méchant, le glacer d'épouvante ;
Qui, bien plus qujavec goût, se fait lire avec fruit,
Et, bien plus qu'il ne plaît, surprend, corrige, instruit ;
Qui, suivant les sentiers de la droite nature,
A mis sa conscience à l'abri de l'injure ;
Qui, méprisant, enfin, le courroux des pervers,
Ose dire aux humains leurs torts et leurs travers.
Lecteur, depuis six jours, je travaille et je veille,
Non, pour de sons moëlleux chatouiller ton oreille,
Ou chanter en vers doux de douces voluptés ;
Mais pour dire en vers durs de dures vérités.
Ces rustiques beautés qu'étale la nature ;
Ce ruisseau qui serpente, et bouillonne et murmure ;
Ces myrtes, ces lauriers, ces pampres toujours verts,
Et ces saules pleureurs et ces cyprès amers ;
D'un bosquets transparent la fraîcheur et l'ombrage,
L'haleine du zéphyre et le tendre ramage

Des habitants de l'air, et le cristal des eaux,
Furent cent et cent fois chantés sur les pipeaux.
Ni les soupirs de Pan, ni les pleurs des Pleïades,
Ni les nymphes des bois, ni les tendres naïades,
Ne seront de mes vers le thême et le sujet :
Je les ferai rouler sur un plus grave objet ;
Ma muse ignorera ces noble épithètes,
Ces grands mots si communs chez tous nos grands poètes :
Me bornant à parler et raison et bon sens,
Je saurai me passer de ces vains ornements ;
Non, je ne serai point de ces auteurs frivoles,
Qui mesurent les sons et pèsent les paroles.
Malheur à tout rimeur qui de la sorte écrit,
Au pays canadien, où l'on n'a pas l'esprit
Tourné, si je m'en crois, du côté de la grâce ;
Où Lafare et Chanlieu marchent après Garasse.
Est-ce par de beaux mots qui rendent un doux son,
Que l'on peut mettre ici les gens à la raison ?
Non, il y faut frapper et d'estoc et de taille,
Etre, non bel esprit, mais sergent de bataille,

" Si vous avez dessein de cueillir quelque fruit,
" Grondez, criez, tonnez, faites beaucoup de bruit :
" Surtout, n'ayez jamais recours à la prière ;
" Pour remuer les gens il faut être en colère :
" Peut-être vous craindrez de passer pour bavard ?
" Non, non, parlez, vous dis-je, un langage poissard ;
" Prenez l'air, et le son et la voix d'un corsaire,"
Me disait, l'autre jour, un homme octogénaire ;
" Armez-vous d'une verge, ou plutôt d'un grand fouet,
" Et criez, en frappant, haro sur le baudet. "

Oui, oui, je vais m'armer du fouet de la satire :
Quand c'est pour corriger, qui défend de médire ?
Doit-on laisser en paix le calomniateur,
Le ladre, le brigand, l'envieux, l'imposteur,
Quiconque de l'honneur et se joue et se moque ?
Que n'ai-je, en ce moment, la verve d'Archiloque ?
Mais qu'importe cela puisque je suis en train,
Si je ne suis Boileau, je serai Chapelain :
Pourvu que ferme et fort je bâtonne, je fouette,
En dépit d'Apollon, je veux être poëte,
En dépit de Minerve, en dépit des neuf Sœurs :
Les Muses ne sont rien, quand il s'agit de mœurs.
Si je ne m'assieds point au sommet du Parnasse,
A côté de Régnier, et de Pope et d'Horace,
Je grimperai tout seul sur un de nos côteaux ;
Là, sans gêne, sans peur, sans maîtres, sans rivaux,
Je pourrai hardiment attaquer l'avarice,
La vanité, l'orgueil, la fourbe, l'injustice,
La ruse, le mensonge, ou plutôt le menteur,
Et l'oppresseur barbare, et le vil séducteur.
A tous les vicieux je déclare la guerre,
Dès ce jour, dis cette heure...... " Ami, qu'allez-vous faire ?"
Va me dire un ami ; " de tous les vicieux
" Vous rendre l'ennemi ! Craignez, c'est sérieux ;
" Ah ! si vous m'en croyez, redoutez leur vengeance ;
" Peut-être vous pourriez......" — Je sais que leur engeance
A la peau délicate, est fort sensible aux coups,
Se dresse de dépit et s'enfle de courroux.
Eh bien ! je leur verrai faire force grimaces ;
Puis après, je rirai de toutes leurs menaces :
Leur colère ressemble à celle du serpent,

Qui menace de loin et se sauve en rampant.

Allons, point de quartier, commençons par l'avare ;
Cet homme, comme on sait parmi nous n'est pas rare ;
Du golfe de Gaspé jusqu'au Côteau du Lac ;
Du fond de Beauharnois jusque vers Tadousac,
Traversez, descendez, ou remontez le fleuve,
En vingt et cent façons vous en aurez la preuve.

Voyez cet homme pâle, et maigre et décharné ;
De tous nos bons bourgeois c'est le plus fortuné.
Il a des revenus quatre fois plus qu'un juge ;
Mais la triste avarice et le ronge et le gruge :
Plus mal que son valet vous le voyez vêtu ;
A le voir vous diriez du dernier malotru.
De quels mets croyez-vous que se couvre sa table ?
De gros lard, de babeurre et de sucre d'érable.
" Tous les mets délicats font tort à la santé,"
Dit-il, " et trop longtemps manger c'est volupté.
"; Jamais, surtout, il ne convient de boire...... "

Un homme fut ici d'épargnante mémoire ;
Aux bucheurs de son bois il offrait les copeaux (1)
Et par grâce y joignait les plus petits rameaux.
Ils lui rirent au nez, comme on se l'imagine.
Il fallait voir Orgon, marchant dans sa cuisine,
Regardant, maniant jusqu'aux moindres débris.
Orgon, aimant le vin jusqu'à se mettre gris,
Pour le boire attendait que la liqueur fut sûre ;
Jamais il n'eut l'esprit de la savourer pure :

---

(1) Pour payement s'entend.

On l'a vu gourmander les gens de sa maison,
Pour avoir, selon lui, mangé hors de saison :
" Il est, leur disait-il, juste qu'un homme dîne ;
" Mais manger le matin, c'est mauvaise routine :
" On doit, pour être bien, ne faire qu'un repas ;
" Et manger plusieurs fois, c'est œuvre de goujats."

Au visage enfantin, à la voix féminine,
Vous connaissez Ormont, qui si souvent chemine ;
Ormont est gentilhomme, et même un peu savant,
Mais il est dominé par l'amour de l'argent :
Du matin jusqu'au soir, cet amour-là le ronge ;
Il pense à l'or, le jour, et, la nuit, il y songe ;
Dans ses rêves, souvent, il croit voir des monts d'or,
Et, d'aise tressaillant, ramasser un trésor :
S'il lit, par passe temps, son Boileau, son Horace,
Il est, chez ces auteurs, deux chapitres qu'il passe.

Parlant d'un ton dévot, riant d'un air bénin,
A le voir, vous diriez qu'Alidor est un saint :
Cet homme prête au mois, et même à la journée,
Et retire, à coup sûr, cent pour cent par année :
Vous croyez qu'Alidor prête pour s'enrichir ?
Vous êtes dans l'erreur, c'est pour faire plaisir :
Non, ce n'est pas la soif de l'or qui le tourment ;
Mais il est d'une humeur tout à fait obligeante.

Un bâton à la main et le corpsen avant,
Richegris semble fuir ou voler en marchant :
Quoiqu'il ait cinquante ans, s'il n'en a pas soixante,
Et qu'il possède au moins vingt mille écus de rente,
Il n'est ni vieux, ni riche assez pour épouser ;

Il veut encore vieillir, encore thésauriser :
La toilette est coûteuse et la vie est fort chère ;
Si Richegris épouse, il mourra de misère.

" Eh ! va dire un plaisant, feignant d'être surpris,
" Apprenez à connaître un peu mieux Richegris,
" Peignez-le sous un jour un peu plus favorable ;
" N'allez pas dire au moins qu'il n'est pas charitable ;
" Sachez qu'il a...—Quoi donc ! vêtu...—Non, mais nourri.—
" Ah vraiment j'oubliais...—Quoi ?...—Le poisson pourri. "
Une année, en avril, sur la fin du carême,
Parmi les indigents la misère est extrême ;
Plein de compassion, Richegris fait prôner
Qu'abondamment il a de l'anguille à donner :
Il en donne, en effet ; mais une marmelade,
Où surnagent les vers rend le mangeur malade,
Qui, pour remerciement, s'adressant au donneur,
Lui prodigue, indigné, le nom d'empoisonneur ;
Et non sans quelque droit. Si depuis lors il donne,
C'est si secrètement qu'il n'est vu de personne.
Eh ! qui pourrait blâmer Richegris d'avoir soin
Que de ses charités nul ne soit le témoin.

Gourat à ses voisins veut démontrer que riche
Peut, parfois, s'accorder et rimer avec chiche.
De peur qu'on ne le puisse aisément réfuter,
Lui-même, m'a-t-on dit, se plait à raconter
A quel nombre de tours, de ruses et de finesses,
Il sait avoir recours, pour croître ses richesses.

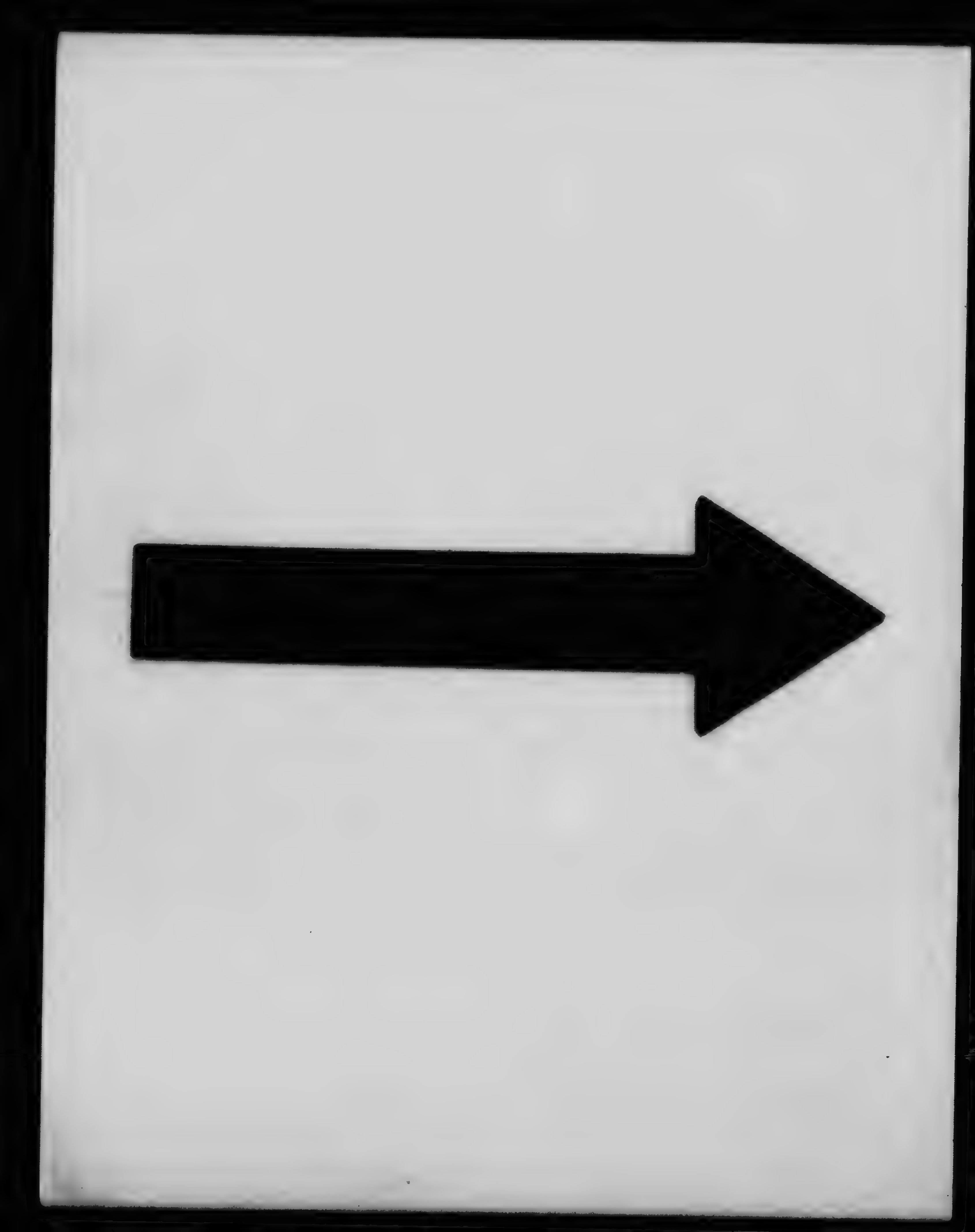
Aliboron ne voit, ne connaît que l'argent
De bon, de précieux, d'estimable, de grand :
Les lettres, les beaux-arts, les talents, le génie,

Ne sont rien, à ses yeux, que fadaise et folie.

Tel, avec de grands biens, ne sait trouver comment
Lire, se promener, s'égayer un moment.
De madame Drabeau racontons l'infortune :
Trente mille louis composant sa fortune,
A balayer, frotter, trotter en sa maison,
Elle passe son temps. Si la peur du démon
Lui fait donner, parfois, quelque chose à l'église,
Elle refuse tout pour la noble entreprise
De son compatriote industrieux, savant.
Ce n'est pas, à l'ouïr, qu'elle tienne à l'argent ;
Mais, du matin au soir, attachée à l'ouvrage
A peine de dormir a-t-elle le courage.
Malheureuse, inquiète, on conçoit l'embarras
Où la mettent des biens dont elle n'use pas.
Si vous en avez trop, qu'une noble dépense
Vous délivre à propos de votre dépendance.

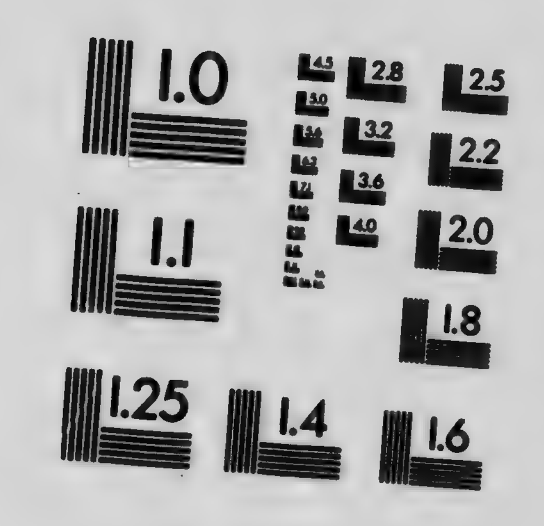
Je pourrais rapporter vingt exemples frappants
D'avares citadins ; mais parcourons les champs :
Ce vice, dès longtemps, peu satisfait des villes,
Est allé dans les champs chercher d'autres asiles.

Tel est riche en biens-fonds, et n'a qu'un seul enfant :
Pour un écu par mois, ou six piastres par an,
Assez, pour son état, il peut le faire instruire ;
Mais son curé n'a pu, jusqu'à présent, l'induire,
Ni par sages discours, ni par graves raisons,
Ni par avis privés, ni par communs sermons,
A faire pour son sang ce léger sacrifice :
Dominé, maîtrisé par sa rustre avarice,



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)






" On se passe, dit-il, de grec et de latin
" Bien plus facilement que de viande et de pain."
Ces mots semblent jurer avec son ignorance ;
(Où les a-t-il appris ?) " une telle dépense,
" Un tel déboursement mettrait ma bourse à sec."
Insensé, s'agit-il de latin et de grec ?
N'est-ce pas le français que ton fils doit apprendre ?
Réponds, et ne feins pas de ne me point entendre :
Si jusqu'à la science il ne peut pas monter,
Qu'il sache donc, au moins, lire, écrire et compter.
Il rit du bout des dents, et garde le silence :
L'avarice l'emporte, il n'est plus d'espérance.

Il neige, il grêle, il gèle à fendre un diamant ;
On arrive en janvier : un avare manant,
Voyant qu'au temps qu'il fait le marché sera mince,
Prend un frêle canot, et se met à la pince.
De la Pointe Levi traverser à Québec
En ce temps, c'est passer la Mer Rouge à pied sec.
Qu'arrive-t-il ? pour vendre une poularde, une oie,
Au milieu des glaçons, il perd tout et se noie.

Combien de gèns sont morts à l'âge de trente ans,
Pour n'avoir pas voulu débourser trente francs !
L'avarice souvent ressemble à la folie :
De même elle extravague et de même s'oublie.
" Ami, comment vas-tu, comment vont tes parents ? "
Dit Blaise à Nicolas, qu'il n'a vu de trois ans :
" D'où te viens cet ulcère aussi noir que de l'encre ?
—" Je ne sais. — Tu ne sais ! malheureux, c'est un chancre.
—" Un chancre ! non. — C'est donc un ulcère, malin.
—" Peut-être. — Eh ! que n'as-tu recours au médecin

" Plutôt qu'être rongé ? — Je le ferais sans doute ;
" Mais, Blaise, tu le sais, la médecine coûte ! "
L'insensé voulut vivre en dévorant son mal,
Non parce qu'il était réduit à la misère ;
Mais de peur d'appauvrir son unique héritière.

Là, le riche fermier laisse pourrir son grain ;
Il se vend quinze francs, il en demande vingt ;
La récolte venue, il n'en aura pas douze ;
Car l'avare, souvent et s'aveugle et se blouse.

Ici, le tavernier, peu content de son gain,
Au moyen de l'eau, doublè et son rhum et son vin.

Ce fermier veut semer, et n'a point de semence ;
Il va chez son voisin, où règne l'abondance.
Lui demande un minot ou de seigle ou de pois :
" Oui, dit l'autre, " pourvu que tu m'en rendes trois.
" Que dis-je, trois ! c'est peu ; tu m'en remettras quatre.
—" Quatre pour un ! bon Dieu ! — Je n'en puis rabattre ;
" Il est, je crois, permis de gagner sur un prêt.
—" Oui, mais quatre pour un, c'est un fort intérêt."
Que fera l'homme pauvre ? Il n'a pas une obole :
Il prend le grain du riche et lui rand sa parole.
En proie à la misère, à la perplexité,
Il sème, en maudissant l'avide dureté
De l'homme qui lui tient le couteau sur la gorge,
Pour un ou deux boisseaux de blé, de seigle ou d'orge.

Se laisser follement mourir contre son bien ;
Manger le bien d'autrui, pour conserver le sien
Sont deux cas différents : l'un n'est que ridicule,
Mais l'autre est criminel, et veut de la férule.

L'un fait tort à soi.même et l'autre à son prochain.
On n'est point scélérat quand on n'est que vilain :
Il faut garder en tout une juste mesure,
Et surtout distinguer l'intérêt de l'usure.
Le vilain est un fou qui fait rire de soi ;
L'usirier, un méchant qui viole la loi.
C'est donc sur ce dernier qu'il faut faire main basse ;
Jamais cet homme-là ne mérita de grâce.
L'usurier, des humains trouble l'ordre et la paix ;
Par lui le pauvre est pauvre et doit l'être à jamais.
Il fut, à mon avis, ménagéparMolière ;
Boileau n'en parle pas d'un ton assez sévère :
Est-ce par des bons mots qu'on corrige ces gens ?
Il leur faut du bâton ou du fouet sur les flancs.
Mais je vois, à sonair, que ma muse se fâche ;
Je lui ferme la bouche, et jefinisma tâche.







# SATIRE CONTRE L'ENVIE

Mal ou bien, mon début fut contre l'avarice.
Cheminant, l'autre jour, je rencontre Fabrice ;
La canne sous le bras, un pamphlet à la main :
" L'avez-vous lu ? " dit-il. — Quoi ? — Ce dur Chapelain...
" Que vois-je ? vous riez ! mais ce n'est pas pour rire
" Que ce malin esprit me tance et me déchire.
" C'est bien à ce méchant qu'il faudrait du bâton :
" Que peut lui importer que je sois chiche ou non ?
" Parbleu ! que ne m'est-il donné de le connaître !
" Que ne puis-je, à l'instant, le voir ici paraître !
" Que j'aurais de plaisir à le bien flageller !......
"—Peut-être ce n'est pas de vous qu'il veut parler.
"—Si ce n'est pas de moi, c'est d'un qui me ressemble.
"—Dans ce cas, mon ami, c'estde vous deux ensemble.
L'on voit que ma satire a fait un peu de bruit :
Oh ! puisse-t-elle aussi produire un peu de fruit !
Il est temps d'en venir à ma seconde épitre :

Celle-ci roulera sur un autre chapitre ;
Chapitre sérieux, et peu fait pour les vers ;
Mais je dois attaquer tous les vices divers.

On a beaucoup écrit et parlé de l'envie :
Mais dans tous ses replis l'a-t-on toujours suivie ?
" L'envie est un poison, a-t-on dit, dangereux,
" Car l'arbre qui le porte est un bois cancereux.
" L'homme envieux ressemble au reptile, à l'insecte ;
" Car tout ce qu'il atteint de son souffle, il l'infecte :
" Mais cet homme, souvent, fait son propre malheur,
" Comme en voulant tuer, souvent l'insecte meurt."
L'envie est fort commune au pays où nous sommes ;
Elle attaque et poursuit, très souvent, nos grands hommes.

Nos grands hommes ! tu ris, orgueilleux Chérisoi,
Qui crois qu'il n'est ici nul grand homme que toi,
Ou plutôt, qui voudrais qu'on t'y crut seul habile :
Croyance ridicule et désir inutile.
On porte envie aux biens, on porte envie au rang ;
Assez souvent, l'envie a méconnu le sang ;
Elle règne souvent dans la même famille,
Et la mère, parfois, porte envie à sa fille.
Je sais, à ce sujet, un fait assez plaisant.
Ce fait-là ne fut pas forgé par Lahontan : (1)
Sans aller consulter un auteur qui radote,
Je trouve au Canada mainte et mainte anecdote.

Une famille fut, jadis, à Montréal ;

---

(1) Militaire et voyageur qui a écrit des Lettres, etc., sur le Canada, et qui ne jouit pas de la meilleure réputation de véracité. On fait particulièrement allusion ici à ce qu'il dit des dames de Montréal.

Le patron se disait issu du sang royal :
Il ne le croyait pas, mais le faisait accroire.
Il mourut à trente ans, si j'ai bonne mémoire,
Ou plutôt, si l'on m'a conté la vérité,
Laissant peu de regrets aux gens de sa cité,
Peu de bien aux enfants de son aimable épouse ;
Epouse qui de lui jamais ne fut jalouse.
Elle avait vingt-cinq ans, quand son mari mourut.
Dès qu'on sut l'homme en terre, on vint, on accourut
Consoler, ranimer la jeune et belle veuve,
Qu'on croyait succomber sous la terrible épreuve.
Quand on sut que gaiment on pouvait l'aborder,
Chez elle, de partout, les galants d'abonder.
Que fit-elle avec eux ? Je ne saurais dire ;
Et ma muse, entre nous, n'aime point à médire.
Enfin, il en vient un qu'elle veut épouser ;
Mais, pour y parvenir, il lui fallut ruser.
De ses filles, déjà, l'aînée est femme faite,
Est belle, aimable, gaie, enfin presque parfaite ;
Et la mère avait beau vouloir se l'attacher,
Le galant paraissait vers le tendron pencher :
La plus jeune, à ses yeux, semblait aussi plus belle.
" Que faire ? comment me débarrasser d'elle ?
" Je ne vois qu'un moyen, c'est de la renfermer
" Sous la clef, dans sa chambre, afin d'accoutumer
" Mon amant à me voir et seule et sans ma fille."
Quand l'amant arrivait, la mère de famille
Avait, auparavant, relégué dans un coin
L'objet de sa visite. Il ne se départ point ;
Il devient patient ; à tout on s'accoutume.
" Ma fille a la migraine, ou bien elle a le rhume, "

Disait la mère ; " hélas ! son mal est radical ;
" De l'épouser, monsieur, vous vous trouveriez mal ;
" D'ailleurs, elle devient, de jour en jour moins belle ;
" Je suis, à dire vrai, beaucoup plus jeune qu'elle :
" Plût à Dieu qu'elle fut, de tout point, aussi bien,
" Car jamais, Dieu merci, je ne me plains de rien."
Elle dit tant, fit tant, qu'à la fin, le compère
Laissa la fille en paix, pour épouser la mère.
Mais le fait dont je parle est passé de longtemps.
Citons, plutôt, des exemples vivants.

Rarement la beauté fut exempte d'envie
Les Grâces ont formé tous les traits de Sylvie :
J'admire, en la voyant, son front noble et serein ;
De roses et de lys se compose son teint :
Elle a le nez, les yeux et la bouche charmante,
Le port majestueux et la taille élégante ;
Elle rit, elle chante, elle parle, elle écrit
Avec grâce, dit tout, fait tout avec esprit :
A la voir, qui pourrait croire qu'on en médise ?
Ecoutez, cependant, comment en parle Elise :
" Sylvie est belle, mais on pourrait l'égaler ;
" Et, sur son compte, je...... je n'en veux pas parler ;
" Si je vous le disais, vous en seriez surprise.
" — Est-il vrai ? qu'est-ce donc ? que dites-vous, Elise ?
" Vous vous trompez, ma chère. — Oh ! non, je le sais bien,
" Je suis sûre du fait ; mais je n'en dirai rien."

Voilà souvent à quoi porte la jalousie :
Ce n'est pas médisance, ici, c'est calomnie.

" Mon voisin Philaris s'enrichit," dit Médor ;
" Je ne sais pas, ma foi, d'où lui vient tout son or ?

" Autant ou mieux que lui j'entends la marchandise ;
" Et c'est toujours chez lui qu'on voit la chalandise.
" Il faut qu-il soit fripon, ou bien qu'il soit sorcier ;
" Autrefois je l'ai vu pauvre et petit mercier ;
" Le voilà gros bourgeois, pouvant rouler carosse ;
" Pour le moins aussi fier qu'un enfant de l'Ecosse ;
" Tandis qu'il faut que moi je me promène à pié.
" Philaris fait envie et moi je fais pitié :
" J'enrage de bon cœur voyant l'or qu'il entasse."
Médor, sais-tu pourquoi ton voisin te surpasse ?
C'est que, sans être avare, il règle sa maison
Avec économie, et selon la raison :
Sa richesse par là promptêment s'est accrue.

Cet homme qu'on rencontre à chaque coin de rue,
Devant vous toujours prêt à vous faire plaisir,
A l'ouïr, vous diriez qu'il n'a d'autre désir
Que votre intention, votre dessein prospère.
" Oui, vous réussirez, je le crois, je l'espère ;
" Et si, par quelque endroit, je pouvais vous servir......
Partez d'auprès de l'homme, ou laissez-le partir :
" Il croit venir à bout de sa folle entreprise,
Dit-il, ce fut-il jamais pareille balourdise ?
" C'est un homme sans fonds, sans appui, sans talents ;
" En vérité, je crois qu'il a perdu le sens."
Cet homme qu'il noircit court la même carrière
Que lui-même, et le laisse assez loin en arrière.

L'ignorant, quelquefois, porte envie au savant ;
La chose a même lieu de parent à parent.
Cette sorte d'envie est quelque peu rustique ;
Racontons sur ce point une histoire authentique,

Et dont tous les témoins sont encore vivants.
Philomathe n'eut point de fortunés parents ;
Tout leur bien consistait en une métairie.
Même, les accidents fâcheux, la maladie,
Le sort, l'iniquité d'un père à leur endroit,
Les réduisirent-ils encore plus à l'étroit :
Mais quoique Philomathe eut des parents peu riches,
Jamais, à son égard, il ne les trouva chiches,
Et de se plaindre d'eux jamais il n'eut sujet :
Rendre leur fils heureux était leur seul objet :
Ne pouvant lui laisser un fort gros héritage,
Ils voulurent qu'il eut le savoir en partage ;
Un bon tiers de leur gain et de leur revenu
Passait pour qu'il fut bien logé, nourri, vêtu.
Mais que gagnèrent-ils ? la haine de leurs frères ;
Tous les collatéraux et même les grands-pères
De ces sages parents deviennent ennemis,
Et laissent retomber leur haine sur leur fils.
Eux, pour toute réponse et pour toute vengeance,
Ils méprisent les cris de leur rustre ignorance.

L'envieux, quelquefois, porte envie à l'habit,
Et de le porter tel vous fait presque un délit.
L'on peut trouver à dire à chose de la sorte,
Alors qu'on y met plus que son état n'y porte ;
Mais blâmer de l'habit la forme ou la couleur,
C'est être, à mon avis, ridicule censeur,
Se mêler un peu trop des affaires des autres.
Ce travers est pourtant commun parmi les nôtres.
J'ai vu (l'on peut tenir le récit pour certain),
Un jeune homme, depuis quelques mois citadin,

Craignant d'être hué dans son rustique asile,
Laisser, pour s'y montrer, l'habillement de ville,
C'est-à-dire quitter l'habit pour le " capot ".

Le fait suivant est vrai, bien qu-il soit un peu sot ;
Je le tiens d'un témoin quejo sais véridique :
Un jour, un citadin d'origine rustique,
Fut prié d'un souper que devait suivre un bal ;
C'était, s'il m'en souvient, un repas nuptial.
Le convive oublia de changer de costume.
( De ses nouveaux voisins il suivait la coutume : )
On le voit arriver, on ne dit rien d'abord ;
Dès le commencement, on est assez d'accord ;
Mais lorsque l'eau de vie est montée à la tête,
C'est alors qu'on se met à jouer à la bête.
De tomber sur notre hôte on cherche l'à-propos,
On le trouve, car l'hôte est fertile en bons mots.
" Tu te moques de nous, je crois, " lui dit un rustre,
" Ton habit est fort beau, mais il a trop de lustre :
" Nous sommes complaisants, nous allons l'éponger."
Ils prennent l'hôte, et puis, tout droit le vont plonger,
Vêtu comme il était, au bord de la rivière :
Et le roulent, après, dans un tas de poussière.
Le malheureux en fut malade quinze jours,
Et perdit son habit ; mais il eut son recours :
Nos rustres, amenés par devant la justice,
Payèrent médecin, habit, voyage, épice ;
Apprirent, comme on dit, à vivre à leurs dépens.

Mais l'envie est parfois, cause de maux plus grands.
Pourquoi nos gens heureux sont-ils en petit nombre ?
C'est que plusieurs de nous sont jaloux de leur ombre.

Quelqu'un désire-t.il, comme on dit, s'arranger,
Aussitôt chacun cherche à le décourager ;
Chacun le contredit, le tourne en ridicule ;
Et même de lui nuire on ne fait point scrupule.
Econduits, jalousés, que d'hommes à talents
Ont quitté leur pays, ou sont morts indigents !
Est-ce ainsi qu'on en use en France, en Angleterre ?
L'étranger qui s'en vient habiter notre terre,
Voyant chez nous si peu d'accord ou d'amitié,
S'indigne contre nous, ou nous prend en pitié.
Faut-il que l'envie entre en des cœurs magnanimes !
Ici, Germains, Bretons sont toujours unanimes :
Nous ne les voyons point se nuire, s'affliger,
Pour un brinborion prêts à s'entregorger ;
Plaider pour un brin d'herbe, une paille, une cosse.
Voyez, surtout, voyez les enfants de l'Ecosse,
Comme ils s'entraident tous, du manant au marquis.
Voyez les Iroquois et les Abénaquis ;
Nous osons les traiter de nations barbares ;
Mais voyons-nous chez eux des jaloux, des avares ?
De la simple nature ils suivent les sentiers ;
Ils sont farouches, fiers, indociles, altiers ;
Mais il faut voir entre eux la conduite qu'ils tiennent ;
Comme ils sont tous d'accord, et toujours se soutiennent.
Ce qu'ils furent jadis, ils le sont aujourd'hui.

Un autre tort c'est d'être envieux pour autrui ;
Quand on a des parents, vouloir qu'on les préfère
A quiconque se meut dans une même sphère ;
Grincer presque des dents, et frémir de fureur,
Si quelqu'autre est cru, dit aussi bon procureur,

Aussi bon médecin ; si, dans l'art littéraire,
Il sait également instruire, amuser, plaire.
Ce travers-là provient de partialité,
Et se peut appeler " familiarité ",
Si par là l'on entend, non propos de soudrille,
Mais amour exclusif des siens, de sa famille.

Toutefois, il faut être équitable et discret,
Et ne confondre point l'envie et le regret :
On peut, quand on est vieux, regretter la jeunesse ;
Quand on est pauvre, on peut désirer la richesse ;
On peut, quand on écrit d'un style trivial,
Sans crime, souhaiter d'écrire un peu moins mal.
Il est même permis à qui raisonne et parle
Aussi vulgairement que Baroch ou que Carle,
De vouloir être un peu moins sot et moins pesant.
Malheur à qui peut-être à tout indifférent.
Voit-on l'homme d'esprit réduit à la besace ;
L'imbécile occuper une honorable place ;
Ramper l'homme de bien, et le lâche régner ;
On peut, alors, on peut, à bon droit s'indigner.
Mais être malheureux par le bonheur d'un autre,
Croire du bien d'autrui, qu'il amoindrit le nôtre ;
C'est là ce que j'appelle être envieux, jaloux ;
C'est à cet homme-là que je porte mes coops.........

" Recommencez-vous donc ? Ah! bon Dieu! trêve, trêve!"
Oui, par pitié pour toi, jaloux P.........r, j'achève.





# LES SOUHAITS

**(Extrait des étrennes pour le 1er Janv. 1822)**



J'aurais voulu faire une chansonnette,
Ou mieux, peut-être, un petit compliment
Où respirât la grâce, l'enjouement ;
Mais, le moyen, si l'on n'est bon poëte !

Je m'en vais donc, suivant l'antique usage,
Suivant, surtout, les pas de nos aïeux,
Borner mes soins à des souhaits, des vœux ;
Peut-être, c'est le parti le plus sage.

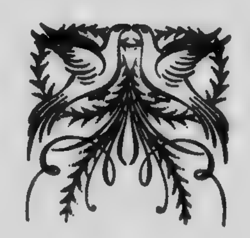
A garçon, donc, je souhaite une femme
D'un corps gentil et d'un esprit bien fait,

Douce, agréable, aimante à son souhait,
Et qui se dise et qu'on appelle dame.

A vierge, aussi, pour époux je souhaite
Jeune homme qui puisse être son bonheur ;
Qui toujours soit gent et de belle humeur,
Et qui surtout comme reine la traite.

A mère, fille gentille et charmante ;
A père, fils qui soit tout son portrait ;
Vertueux, sage, estimable, discret ;
Et qui jamais parents ne mécontente.

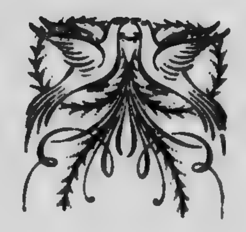
A tous santé de tout mal aise exempte ;
Richesse à ceux que fortune éconduit ;
Bonheur à ceux qu'infortune poursuit,
Et joie à ceux que tristesse tourmente.

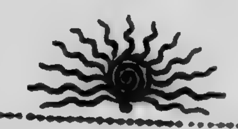




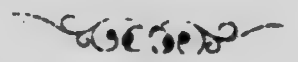


# Les grands chefs





# LES GRANDS CHEFS



Faut-il qu'ils soient perdus, un jour,
Ces noms fameux dans notre histoire ?
Doivent-ils à notre mémoire
Echapper, sans retour.
Les noms de ces enfants de la simple nature ?
Sans rehausser le ton, enfler nos chalumeaux.
Evoquons des tombeaux.
Ces hommes illustrés sans l'art ni la culture.

Je vois plus d'un brave Crillon,
Sans lettres, vainqueur dans l'arène ;
Plus d'un foudroyant Demosthène,
D'un fleuri Cicéron,
Chez ces peuples par nous appelés sauvages ;
Je vois, chez eux, briller des vertus, des talents,
Des hommes éloquents
Des négociateurs, des héros et des sages.

Je laisse des puissants Incas,
Et de l'illustre Montézume
L'éloge à plus habile plume ;
Et de Pokahontas

Je tairai la grandeur, les vertus magnanimes
Le cœur compatissant, la générosité ;
D'un renom mérité
Chez le Canadien seul je remplirai mes rimes.

Qui mérita, par l'amitié
Qu'il porte aux enfants de la France,
Mainte fois, leur reconnaissance :
Ce fut Garakonthié :
Entre les siens et nous grand négociateur,
Et pacificateur,
Que de fois il nous fut utile et nécessaire !

Salut, ô mortel distingué
Par la droiture et la franchise ;
Dont la candeur fut la devise,
Honneur d'Onnontagué :
Ce que j'estime en toi, c'est bien moins l'éloquence,
L'art de négocier, que la sincérité,
Que la véracité
Et des mœurs, chez les tiens, l'admirable décence.

Qui mérite d'être admiré
Par un cœur tendre, une âme pure ;
Par tous les dons de la nature ?
C'est Ouréhonharé ;
Qui, se donnant aux siens comme exemple et modèle,
Oubliant Denonville (1) et le fatal tillac,

---

(1) Ouréhonharé fut un des chefs iroquois attirés à Cataracouy par le marquis Denonville, et perfidement arrêtés et embarqués pour la France.

Devient de Frontenac
L'admirateur, l'ami, le compagnon fidèle.
Avec les Canadiens, parfois
Avec les enfants de la France
S'il porte l'épée ou la lance
Contre les Iroquois,
Ne le croyons point lâche et traître à sa patrie :
Non, Ouréhonharé chérit sa nation,
Même avec passion ;
Mais il la voudrait voir hors de sa barbarie.

C'est lui, qui devenu chrétien,
Et près de son heure dernière,
Attentif, entendant un père
Qui, pieux, l'entretient
De Jésus par les Juifs meurtri sur le Calvaire,
Dans un dévot transport, hautement s'écria :
" Eh ! que n'étais-je là ?
" Ah ! je les eusse bien empêché de le faire."

Qui connait si bien lès moyens,
Le jeu de la diplomatie ?
Qui, si prudemment négocie ?
C'est Téganissorens ;
Qui, trois fois, des Cantons ambassadeur illustre,
Dans l'art de rétablir ou préserver la paix,
L'émule du Français
A, trois fois, des Cantons fait accroître le lustre.

Le prenant sur un plus haut ton, ...
D'une humeur plus fière et plus brusque,
L'hommequi jamais ne s'embusque,

C'est Ganihégaton :
Dans son discours jamais il ne feint ni ne flatte ;
C'est lui qui ne craint pas de dire, à Montréal,
A notre général :
" Je préfère à Québec et Boston et Manhatte.
Entre ces guerriers, quel est donc
Ce chef à la mâle figure,
A la haute et noble stature ?
Ah ! c'est Kondiaronk ;
Ce guerrier valeureux, ce rusé politique,
Ou, pour dire le mot, ce grand homme d'Etat,
Cet illustre Yendat,
Presque digne du chant de la muse héroïque.
De quel esprit est-il doué,
Quand, deux fois, par sa politique
Et par son adroite rubrique
L'Iroquois est joué ?
Quand, pour le mot plaisant, la fine repartie,
Laissant loin en arrière et Voiture et Balzac,
Le seul de Frontênac
Peut avec lui lutter à pareille partie.
Qui prit Michillimakinac,
Fit tomber Corlar dans le piège,
Mit devant le Détroit le siège ?
C'est le grand Ponthiac :
Ce chef parmi les chefs, ce nouvel Alexandre,
Qui des mains d'un rival recevant sa boisson
Dédaignant le soupçon
Contre l'avis des siens, aussitôt l'ose prendre ! (1)

(1) Le guerrier Pontiac était brouillé avec les Anglais en 1762 : le major Roberts, chargé de le regagner, lui envoya de l'eau de vie. Quelques guerriers, qui entouraient leur chef, voulaient qu'on rejetât un présent si suspect, ne doutant pas que l'eau de vie ne fut empoisonnée. " Non, dit Ponthiac, l'homme qui est sûr de mon estime, et à qui j'ai rendu de si grandsservices,ne peut songer à m'ôter le jour." Et il avala la boisson d'un air aussi assuré qu'aurait pu le faire le plus intrépide héros de l'antiquité.

Mais Ponthiac, homme d'état,
Autant que guerrier magnanime,
Dans le grand dessein qui l'anime,
Veut être potentat.
Il le fut devenu, si sagement faciles,
Yendats, Miamis, Outaouais, Cristineaux,
Sous les mêmes drapeaux,
Eussent pu se montrer à ses ordres dociles.

Par nul orateur éclipsé,
Egal au plus grand dans la guerre,
Du plus transcendant caractère,
Se montre Tecumsé :
" Lui ! non, le soleil seul se peut dire mon père,"
Dit-il, en rejetant le fauteuil d'Harrison ;
Et sur le vert gazon,
Il s'assied, se disant sur le sein de sa mère. (1)

Si sa main cueille le laurier
Au camp, sur le champ de bataille,
Son œil du bravache, sans faille,
Distingue le guerrier :
Il connait l'à-propos de l'ordre et de la marche,
L'art du commandement : c'est qui dit encor
Par reproche à Proctor :
"Quand Brock disait: Marchons,tu dis rudement: Marche."

(1) Au conseil tenu à Vincennes, en 1811, Técumsé ayant fini sa harangue, regarda autour de lui, et voyant que chacun était assis et qu'il ne restait pas de siège, un dépit soudain se manifesta dans toute sa contenance. Aussitôt, le général Harrison ordonna qu'on lui donnât une chaise : quelqu'un lui en apporta une et lui dit, en s'inclinant : " Guerrier, votre père, le général Harrison, vous présente un siège." " Mon père, s'écria le chef avec indignation, le soleil est mon père, et la terre est ma mère ; elle me nourrit et je reposesur son sein. Et aussitôt, il s'assit à terre, les jambes croisées.

Donnant à son courroux l'essor :
" Pour éviter une défaite,
" Il faut, nis-tu, faire retraite,"
Répond-il à Proctor.
" Comme tu l'as prévu, notre sang, sans le vôtre
" Ne se répandra point pour défendre ces forts :
" Tous tes Anglais sont morts,
" Si leur sang ne se mêle, en combattant, au nôtre."

Pourtant, revenu du propos
Que le dépit lui mit en tête,
Il consent à faire retraite :
Puis combat en héros,
Et meurt, quand devant lui tout recule et tout plie.
Des tribus, par la mort de ce chef des guerriers,
Se fanent les lauriers ;
Mon chalumeau se brise, et ma tâche est remplie.

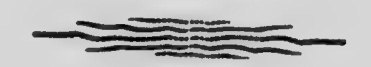




# Le Heros Canadien



# Le Heros Canadien



La muse qui parfois m'inspire
Une épigramme, une chanson,
D'Horace me prêtant la lyre,
M'ordonne de hausser le ton,
Pour chanter dignement la gloire
Du héros qui, dans notre histoire
S'est fait un immortel renom.

Quel est ce guerrier magnanime
Qu'on remarque entre six héros,
Que l'amour de la gloire anime,
Et porte aux exploits les plus beaux ?
Iberville, nom que j'honore,
Qui mérite de vivre encore,
Inspire-moi des chants nouveaux.

Honneur de la chevalerie,
Cherchant la gloire et le danger,
Il court partout où la patrie
Succombe aux coups de l'étranger :
Les forêts, l'élément liquide,
Le pôle, la zone torride
Ne le sauraient décourager.

Du chevalier suivons les traces
Dans les tristes climats du nord ;
Région de neige et de glaces,
Lugubre image de la mort :
Tantôt marinier intrépide,
Tantôt fantassin homicide,
Tout succombe sous son effort.

Souvent, dans son abord rapide,
Chez les ennemis de son roi,
Son nom, comme celui d'Alcide,
Porte la terreur et l'effroi :
Et dans leurs paniques alarmes,
Se troublant, jetant bas les armes,
Ils se remettent sous la loi.

Si l'ordre du roi ne l'appelle
Dans les camps, parmi les soldats,
Soudain, entraîné par son zèle,
Il vole au milieu des combats ;
Il entend alors la patrie,
Qui d'une voix forte lui crie :
" Guerrier, ne te repose pas."

Les guerriers n'ont plus rien à craindre,
Quand Iberville est avec eux ;
Ah ! que ses rivaux sont à plaindre,
S'il est au milieu de ses preux !
Deux fois aux rives acadiennes,
Avec ses bandes canadiennes,
Il demeure victorieux.

Autre théâtre de sa gloire,
La grande Ile Anglaise lè voit
Courir de victoire en victoire,
Entasser exploit sur exploit :
A l'aspect seul de son épée,
La ville de terreur frappée,
Du vainqueur reconnaît le droit.

La plage septentrionale
Le voit pour la troisième fois ;
Mais, las ! la tempête fatale
Le semble réduire aux abois :
Il n'a plus qu'un vaisseau sur quatre,
Et le sort l'oblige à combattre
Ses ennemis, seul contre trois.

Faut-il que le héros succombe,
Victime d'un malheureux sort ?
Qu'il soit captif, ou que la tombe
Pour lui se trouve sur son bord ?
Du combat quelle fut la suite ?
L'un périt, l'autre prend la fuite,
Et l'autre entre captif au port.

De son roi le vœu pacifique
L'éloignant du sein des combats,
Pour le bien de la république,
Il parait en d'autres climats :
Se transportant de plage en plage,
Notre héros devient un sage,
Et fonde de nouveaux états.

Ce grand homme comblé de gloire,
Iberville était Canadien ;
Mais pour honorer sa mémoire,
Son pays encore n'a fait rien :
De ses bienfaits reconnaissante
Ailleurs une ville naissante
A pris son nom et le retient. (1)

---

(1) Depuis la publication de cette poésie un comté de la province de Québec a pris le nom d'Iberville.

